

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

SIXIÈME ANNÉE. — N° 1733.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Samedi 14 août 1915.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARI



DANS LE POSTE D'OBSERVATION. — La maison a été détruite par des bombardements réitérés. Maintenant, nous l'occupons, et à l'intérieur de la ruine, nos ingénieurs poilus ont installé un poste haut, d'où, sans être vu, on peut voir. Par l'échelle, les officiers sont montés et, la carte de la contrée déployée devant eux, s'informent des derniers mouvements de l'ennemi.

Ayuntamiento de Madrid

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

NOTRE SUPPLEMENT ILLUSTRE.

— La santé de nos soldats, par le professeur Vincent, de l'Académie de médecine. Il faut augmenter le nombre de nos sous-marins. Les chiens-sentinelles ont leur école de dressage. Un savant américain supprimerait la pesanteur. BULLETIN DES INVENTIONS.

Page 3 : Un voyage au pays des canons.

L'EXCÈS CONTRAIRE

Il faut se garder aussi de l'excès contraire.

Vous le connaissez, l'excès contraire. Je ne dis pas qu'il abonde; mais il existe, et après tout peut-être n'est-il pas mauvais qu'il existe; mais il a son danger aussi et contre ce danger il convient de se prémunir.

L'excès contraire est en général assez jeune encore. Il a moustache souriante et œil brillant à fleur de tête. Il a démarche alerte et « entrante », comme on disait joliment jadis. Et son abord, même avec ceux qui ne le connaissent guère, est liant et enveloppant.

Or, il n'a pas seulement confiance; il a certitude et même infailibilité. Il sait tout, il a tout vu, il a tout jugé et tout, selon lui, va non seulement très bien, mais comme trop bien.

Et il raconte, et il décrit, et il recommence à raconter et à décrire. Il ne dit pas précisément des choses fausses; il dit des choses augmentées, agrandies et surélevées. Il porte, en lui un mirage et il l'étend devant lui en projections indéfinies.

Et tantôt il vous félicite d'avoir autant de confiance que lui, tantôt il vous plaint et vous blâme de n'en avoir pas autant — sans, du reste, que vous lui ayez rien dit — ou de n'en avoir pas davantage :

« A la bonne heure! Je vois que vous êtes comme moi. Il faudrait que tous les Français, tous les Anglais, tous les Russes et tous les Italiens fussent comme nous deux... Mais oui, c'est comme je vous le dis et je suis plus que désolé que vous ne m'en croyez pas! — Mais... — Non, je vois bien qu'il vous manque l'étincelle du feu sacré. Je vois bien que vous êtes soucieux. — Moi? — Eh! sans doute, vous avez des silences... »

Il ne l'a pas, lui, le silence.

Il est admirable pour faire sortir d'une nouvelle insignifiante une épopée merveilleuse. C'est lui qui a inventé le mot « miracle » pour qualifier à peu près n'importe quoi. Miracle au nord, miracle au sud, miracle à l'ouest, miracle partout. Il y a pour lui un miracle par jour. Tout échec est pour lui matière, non seulement d'espoir, mais de glorification et d'apothéose. Il semble que la gloire — certes, incontestable — de nos armées, soit sa gloire à lui, et il la défend et aussi il l'exalte comme chose personnelle. Dans le nous dont il se sert, comme tout le monde, pour dire nos soldats, nos troupes, par l'accent qu'il y met, il y a moi. Au fond, il croit bien un peu qu'il a tout fait ou au moins la plus grande partie des choses.

Je l'accuse ici peut-être à tort. Non, il n'est pas le miles gloriosus, le capitaine Fracasse ou le Matamore. Il est seulement le messager de gloire, le porteur effréné de bonnes nouvelles et il a la bonne nouvelle intempérante, et les palmes lui poussent dans les mains d'une génération spontanée.

Ce n'est pas du tout un mauvais garçon et au fond je l'aime de tout mon cœur. Seulement il est dangereux. Il est dangereux parce qu'il est encombrant d'abord et ensuite et surtout parce qu'il suscite et parce qu'il éperonne l'instinct de contradiction. De sorte qu'il aboutit juste au résultat contraire à celui qu'il cherche, et ce n'est pas un mauvais travail; mais c'est un travail malheureux.

Et il y a aussi ceci : c'est que lui, le plus sincère des hommes, il arrive quelquefois à ne pas paraître sincère. Il paraît crier très fort pour se donner une assurance qu'il n'a pas. Il paraît être celui qui chante, le soir, en traversant un bois pour se donner du courage.

Voilà en quoi il est dangereux.

Chacun, sans doute, sert son pays selon sa nature et ne peut pas le servir autrement. Encore est-il que, de sa nature, il faut toujours tâcher de ne conserver que ce qui est tout à fait bon. Il faut tâcher d'écarter l'alliage. Soyons confiants, d'abord parce que c'est un devoir, ensuite parce qu'il n'y a aucune raison, aucune de ne pas l'être. Soyons confiants; mais exprimons notre confiance avec mesure, avec pondération et avec tact. Ne faisons pas intervenir, ne laissons pas intervenir l'imagination dans nos raisons d'espérer de croire; n'y laissons pas entrer, non plus, ce feu, cette fougue qui est affaire de tempérament et de com-

plexion. Ayons et exprimons une confiance de bon sens, de sens droit, de réflexion et de raison. N'étourdissions pas notre interlocuteur d'un fracas de victoires et de conquêtes. Soyons fermes, nets et un peu courts. Qu'on ne voie dans nos yeux, dans nos physionomies et dans nos paroles que de quoi respirer avec assurance; mais qu'on n'y voie rien qui, même quand nous sommes parfaitement candides, sente l'invention.

Emile Faguet,
de l'Académie française.

En attendant...

PAR LA VOIE DES BUREAUX

La censure laissera-t-elle passer celle-là? Je l'en supplie : elle est si touchante! Mais elle est aussi caractéristique. Et alors...

Une jeune institutrice que je connais s'est consacrée, depuis le début de la guerre, non seulement à nos soldats, mais à leur famille. Elle correspond avec les premiers, les encourage, leur envoie mille petites douceurs. C'est une de ces « mairaines » dont l'influence reste si salutaire. Elle est attentive aux misères des secondes, et se penche sur toutes les plaies...

Entre toutes, la femme d'un artilleur l'intéressait. L'homme combattait sur le front depuis des mois; elle, tuberculeuse au dernier degré, allait mourir. Son mari ne pourrait-il avoir la suprême consolation de la revoir et de l'embrasser une dernière fois?

L'« Ange gardien » s'en fut demander une consultation au ministère de la Guerre. Un employé lui dit : « Vous pouvez toujours faire une demande, mais je puis vous avertir que vous n'aboutirez pas! » Bel encouragement pour la consultante! Cependant elle ne se lassa point. La voilà donc qui, au lieu d'une seule demande, en rédige deux : l'une, officielle, par la voie hiérarchique; l'autre, en termes émus, au colonel de l'artilleur. Huit jours se passent... rien. Le neuvième, lui parvient une lettre portant le timbre « Trésor et Postes ». En termes empreints de la plus vive pitié et du désir de faire tout ce qui était en son pouvoir, le colonel lui demandait de lui envoyer d'urgence un certificat du médecin soignant la malade, après l'avoir fait légaliser par le maire de l'arrondissement.

Le certificat partit le soir même. Le mercredi soir suivant, l'artilleur arrivait chez lui à 7 heures... Trois jours plus tard, sa malheureuse femme expirait dans ses bras : mais il avait pu recevoir son dernier soupir.

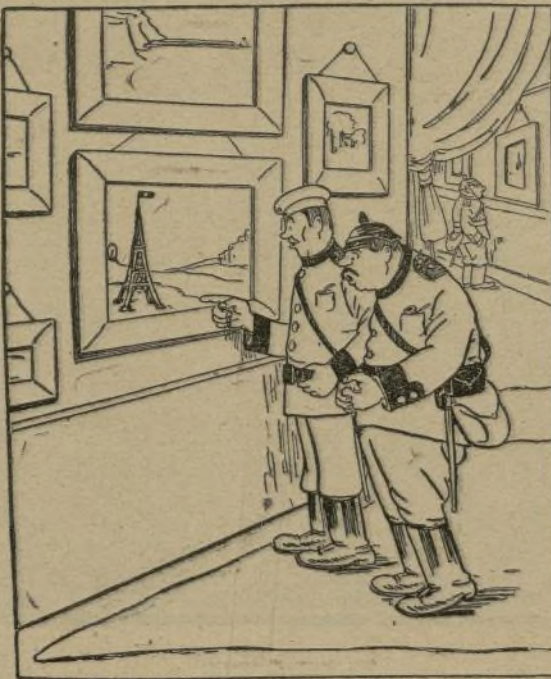
L'Ange gardien ne pensait plus à ce triste épisode de l'époque tragique où nous sommes, sinon pour songer avec reconnaissance à la décision charitable du colonel du ... régiment d'artillerie, et à son grand cœur. Mais, trois jours plus tard, elle reçut la réponse de... bureaux. Celle-ci était rédigée en ces termes :

« S'il s'agissait d'un soldat placé dans un dépôt de la zone de l'intérieur, on pourrait peut-être lui faire avoir quarante-huit heures. Mais étant sur le front, cela est de toute impossibilité. S'il fallait accorder à tous ceux qui le demandent une permission, c'est par deux ou trois mille qu'il faudrait le faire chaque jour. »

Et cette histoire se passe de commentaires.

Pierre Mille.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



AU PAYS ENVAHI

Mein Gott ! Avec ça, on en ferait des Croix
de fer !!! (Luc-Cyl.)

Echos

HEURES INOUBLIABLES

14 AOUT 1914. — Nos progrès en Alsace sont maintenant, nous y occupons le col et la ville de Saales. Les escadres française et anglaise ont assuré, dans une sécurité complète, le transport des troupes d'Angleterre sur le continent et d'Afrique en France. Le général French est arrivé au quartier général français. On annonce officiellement que le Japon vient de déclarer la guerre à l'Allemagne. L'Italie refuse à l'Autriche le droit de traverser son territoire. La liaison est établie entre les armées belges et les nôtres. Les Russes poursuivent les Autrichiens et les Allemands. Les Serbes annoncent un succès sur la Save. Le Bulletin des Armées de la République va être publié. « Je veux que par lui, écrit le ministre de la Guerre, les soldats apprennent de quels soins la nation entoure les parents, les femmes, les enfants qu'ils ont laissés derrière eux au foyer. »

Et les marins embarqués?

Ce serait grand pitié si la mesure prise pour faire bénéficier nos soldats, à tour de rôle, de permissions de quelques jours n'était pas étendue aux marins embarqués. S'il est possible que, pratiquement, ces tours de permission soient plus malaisés à établir que pour les troupes de terre, il n'en est pas moins vrai que les « embarqués » font la guerre, qu'ils ont — on le sait, hélas! — leur part de péril, et que l'équité élémentaire conseille à leur égard une mesure pareille à celle dont se réjouissent tant les terriens. Ce ne fut qu'un oubli, et il est si aisément réparable...

« Le Bulletin des Armées ».

On sait que les civils ont beaucoup de difficultés à se procurer le Bulletin des Armées de la République, destiné aux militaires du front. M. Malegarie, directeur d'école primaire supérieure à Bayonne, s'en afflige, comme beaucoup de Français. Il estime que la vente de ce journal aux particuliers, communes, bibliothèques, sociétés, produirait des capitaux qui iraient à souhait aux œuvres de guerre. Et il souhaite de voir bientôt à l'Officiel cette mention : « Le Bulletin des Armées de la République, distribué gratuitement aux militaires du front, sera mis en vente, en France et dans les colonies françaises, au profit des victimes de la guerre. Un arrêté déterminera les conditions de vente et d'abonnement. »

C'est une idée parfaite. Et elle est, à réaliser, d'une simplicité extrême.

La lecture, noble passe-temps...

« Que faire en la tranchée, à moins que l'on ne songe? » aurait dit le bon La Fontaine, s'il nous avait connus. Trois poils donc, dans une tranchée de seconde ligne, songeaient qu'ils avaient des loisirs, et que lire est non seulement une récréation mais aussi une nourriture pour l'esprit.

Ils s'avisèrent tous trois que, sachant l'anglais, il leur serait agréable de lire quelques bons auteurs dans cette langue, et aussitôt l'un d'eux d'écrire à un journal très connu pour demander aux lecteurs bénévoles de leur faire parvenir magazines, livres ou journaux.

Huit jours après, nos hommes recevaient d'Angleterre, de France et même de Suisse... environ deux cents volumes, tous plus intéressants les uns que les autres. Ils durent écrire au plus vite de cesser les envois.

Les vaguemestres demandaient grâce!!!

Discipline.

On enterrait à Coblenz, le 1^{er} août, un soldat allemand, mort de maladie. Et un Suédois, qui fut témoin du fait, ne fut pas peu étonné de voir le piquet d'enterrement mettre la baïonnette au canon quand le cortège s'ébranla vers le cimetière. Très intrigué par cette circonstance, il eut l'idée d'assister aux obsèques et d'aborder, sitôt après, l'officier qui avait commandé l'escorte.

— Je croyais, dit-il, qu'aux enterrements militaires on portait le fusil sous le bras?

— Oui, répondit le lieutenant, sec et coupant, mais ce mort s'était, le jour même où il était tombé malade, rendu coupable d'une peine qui lui avait valu deux mois de prison. Il était « sous arrêts ». Nous devions le conduire au tombeau, baïonnette au canon. Pays délicieux!...

La précaution inutile.

On est en train d'achever la fermeture de la frontière belge, avec des fils électriques, entre Middelburg et Knocke. C'est étonnant, le nombre de chiens, de chats, de poules et de lapins sauvages qui viennent se jeter dans les fils et y restent suspendus. Les soldats allemands organisent de temps en temps des battues et chassent le gibier dans la direction des fils, où il trouve une mort foudroyante.

Les fraudeurs et contrebandiers ne se sont pas laissés intimider par le courant électrique, et ils ont toutes sortes de trucs dans leur sac pour passer la frontière. Par exemple, ils se servent d'échelles doubles ou de tonneaux matelassés qu'ils placent entre les deux fils inférieurs, et grâce auxquels ils passent... comme muscade.

La grâce de Saint-André.

Une particularité curieuse est attachée à la croix de Saint-André, que décerne le tsar de Russie. Le titulaire a le droit de demander à son souverain la grâce d'un condamné à mort ou au bagne perpétuel. Exception serait faite si l'on sollicitait celle de Guillaume II.

LE VAILLEUR.

AUX MUTILÉS DE LA GUERRE la Patrie reconnaissante

Il ne suffit pas, pour reprendre la parole de Jeanne d'Arc, que ceux qui ont eu part à la peine aient part à l'honneur. Croix et médailles constituent le signe glorieux de l'héroïsme ; elles en perpétuent la mémoire ; elles en imposent le respect. Mais, à ces ex-voto publics, ne doit point se borner la reconnaissance de la mère-patrie.

Que deviendront-ils désormais, en leur grandeur morale, mais en leur suprême détresse physique, ceux qui ont généreusement sacrifié au Shylock germanique un lambeau de leur chair pour conserver ou restituer à la nation un fleuron de son patrimoine ? Eux qui ont travaillé à la plus grande renommée de la France, seront-ils délaissés par elle ? Après avoir souffert vaillamment pour leur patrie, seront-ils réduits à lutter âprement pour leur existence ? Avec des moyens réduits, seront-ils abandonnés à la dérive et exposés, pour gagner leur pain quotidien, à tourner misérablement la meule, en proie aux redoutables aléas de la concurrence économique ? N'auront-ils été les libérateurs du territoire que pour devenir les esclaves de la faim ?

Non, non, cent fois non ! Il serait impie de laisser se morfondre dans la géhenne d'une existence précaire et décolorée ceux qui furent les compagnons de route des étoiles. En une crise décisive ils ont joué les grands premiers rôles ; ce serait les blesser deux fois que les laisser faire antichambre ou tapisserie dans la vie de chaque jour. Les sauveurs de la nation doivent en devenir les pupilles. Plus leur misère physique est grande, plus leur créance sociale est forte. Si quelque jour un glorieux aveugle de l'Yser ou de la Marne était vu, tendant de ses moignons décharnés, le casque de Bélisaire, c'est le pays tout entier qui sentirait le rouge de la honte lui monter au front.

Etendre aux héroïques ouvriers de la patrie le bénéfice de la loi des retraites ouvrières, relever le chiffre de leur pension, assurer leur rééducation professionnelle : le Parlement a assis ou est en voie d'asseoir sur ce trépied provisoire le paiement de la dette que la nation a contractée envers eux.

Mais là ne doit point se borner le statut de nos chers mutilés. Nous voulons — et tel est l'objet d'une proposition de loi que j'ai eu naguère l'honneur de déposer sur le bureau de la Chambre — nous voulons que les services publics accueillent généreusement dans leurs cadres ces glorieuses victimes. L'admission des mutilés de la guerre aux emplois publics n'apportera pas seulement à eux-mêmes, à leurs familles, à leurs frères d'armes un réconfortant témoignage de gratitude et de solidarité nationales. Leur judicieuse accession à ces emplois servira aussi la vie matérielle du pays : elle restituera à nos grands blessés une partie de leur valeur sociale, utilisera leurs facultés, contribuera à entretenir l'habitude du travail chez des invalides que pourraient rebuter les difficultés croissantes dans le mouvement des salaires et dans la *struggle for life*.

A dire vrai, cette idée n'est point neuve. Si les applications en ont varié, le principe se retrouve dans toutes les civilisations, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils sont humains. Les légionnaires romains recevaient une portion des terres conquises. Les oblats et les moines lais n'étaient autres que de vieux soldats employés dans des monastères de fondation royale. Maitrisés seigneurs du moyen âge faisaient garder leurs châteaux, en temps de paix, par des soldats invalides. L'hospice des Quinze-Vingts, fondé par Louis IX, ne devait recevoir que les chevaliers qui avaient perdu la vue à la croisade. L'hospice de la rue de Lourcine et le château de Bicêtre furent les annonciateurs de l'hôtel des Invalides.

Mais, si quelques institutions ont pu jadis suffire aux mutilés d'armées peu nombreuses, aujourd'hui leur cadre doit être élargi aux proportions d'une démocratie en armes. Ce sont les portes mêmes de toutes les fonctions publiques qu'il faut ouvrir à deux battants devant l'imposant cortège des mutilés de la Revanche.

Déjà, notre législation militaire réserve des emplois de l'Etat aux militaires qui sont réformés ou qui, tout en étant valides, remplissent certaines conditions de grade et d'ancienneté. Eh bien ! aux réformés du temps de paix seront adjoints de droit — et de quel droit souverain ! — les réformés du temps de guerre. De nos mutilés l'on n'exigera ni ancienneté ni grade : un jour de bataille ne vaut-il pas un an de garnison, et quel plus noble galon souhaiter que la courbe d'une cicatrice imprimée profondément dans la chair ?

Henri Labrousse,
Député de la Gironde.

DÉFENSE DE PASSER !

La Roumanie s'oppose énergiquement au transit des munitions allemandes destinées à la Turquie.

BUCAREST. — On annonce de source très autorisée que l'attaché commercial allemand a posé officiellement devant M. Costinesco, ministre des



M. COSTINESCO

Finances, la question du transit des munitions de cette manière :

Le gouvernement allemand ne demande pas le

transit des munitions pour la Turquie, mais bien pour la Bulgarie, pays neutre.

Vous ne pouvez donc pas vous y opposer. Si vous persistez à refuser le transit, l'Allemagne agira en conséquence. En attendant que vous preniez une décision, j'ai donné l'ordre de cesser tout envoi de marchandises pour la Roumanie, et d'arrêter l'envoi de wagons vides pour l'exportation de vos céréales.

M. Costinesco, dans sa réponse à l'attaché commercial allemand, a défendu le principe de la neutralité, disant qu'il croyait savoir que les munitions étaient à destination, non pas de la Bulgarie, mais de la Turquie.

Admettons, a ajouté M. Costinesco, que ces munitions soient destinées à la Bulgarie, je dois vous rappeler que la Roumanie a commandé et payé à l'Allemagne des munitions, du matériel de guerre et du matériel sanitaire ; rien n'a encore été livré, sous le prétexte des difficultés et des exigences des circonstances actuelles. Or, si l'Allemagne n'a pas de munitions pour la Roumanie, elle en trouve pour la Bulgarie ou pour la Turquie.

Le conseil des ministres a examiné hier la question du transit des munitions et approuvé la réponse faite par M. Costinesco à l'attaché commercial allemand.

Il a, en conséquence, décidé, à l'unanimité, de maintenir une stricte neutralité.

La mobilisation roumaine se poursuit très activement.

BUCAREST. — (Retardée dans la transmission). — La mobilisation de l'armée roumaine se poursuit très activement. On est très affecté dans les cercles militaires roumains par la mauvaise qualité des dernières fournitures militaires livrées par l'Allemagne.

Bucarest s'efforce de persuader Nisch et Athènes

BUCAREST. — Il existe à Sofia un désir d'améliorer les relations avec la Roumanie et il y a lieu de croire que, continuant de suivre la politique adoptée par elle jusqu'à présent, la Roumanie continuera d'offrir à Nisch et à Athènes des conseils de modération en s'efforçant de persuader les cabinets serbe et grec d'accepter les propositions des puissances de l'Entente. (Times.)

LE VOYAGE AU PAYS DES CANONS

LE CREUSOT (De notre envoyé spécial). — Elle est à la fois grandiose et réconfortante, l'impression qu'a laissée à tous ceux qui y participèrent le troisième voyage de la Presse française aux usines de guerre. Lyon, Saint-Chamond, Saint-Etienne, Le Creusot nous offrirent successivement divers aspects caractéristiques de l'énorme effort accompli par la France pour donner à notre vaillante armée les moyens matériels de vaincre. Des trois premières étapes de cette excursion au pays des canons et des obus, nos dépêches précédentes vous ont rendu compte au jour le jour. La visite au Creusot fut la digne conclusion de cet inoubliable voyage.

Nous avions quitté Saint-Etienne au petit matin. A 11 heures nous arrivions à destination, assez surpris d'aboutir à un paysage riant, aussi peu industriel que possible. Pourtant l'usine est bien là, au fond de la vallée, révélée par la fumée de ses nombreuses cheminées.

Nul n'ignore l'indiscutable prépondérance des établissements Schneider, qui, on peut le dire, détenaient naguère le monopole de la fabrication de certains engins, monopole justifié par les études spéciales qui avaient conduit ses techniciens à d'innombrables secrets de fabrication. Eh bien ! ces secrets, le directeur du Creusot, par devoir patriotique, n'a pas hésité à les révéler à d'autres fournisseurs lorsqu'il s'est agi d'accroître la production de nos armements en faisant coopérer toutes les usines à l'œuvre commune de la défense nationale. Ce geste valait d'être signalé.

La première partie de notre visite à la gigantesque usine — elle occupe une superficie de 300 hectares — est indescriptible. Les lecteurs d'Excelsior en ont eu une idée par les photographies que nous avons publiées dans nos derniers numéros de la « Guerre Scientifique ». Cette promenade à travers les ateliers et les cours, parmi les canons et les obus triturés par les machines-outils en pleine action à quelque chose d'hallucinant. On en arrive à considérer le métal en fusion comme une matière facilement maniable, tant les opérations qu'elle subit sous vos yeux témoignent d'aisance et de dextérité. Et que dire du personnel agile et vaillant qui

fait circuler l'intelligence dans la matière ?

Puis, soudain, le spectacle change : au travail du métal chaud succède l'usinage à froid. Là, le labeur semble plus calme. A mesure que le canon ou le projectile, d'abord sommairement équilibré dans un décor de fournaise, approche de sa forme définitive, les opérations de finissage dont il est l'objet s'accomplissent dans une tranquillité relative qui contraste violemment avec les visions volcaniques du début, avec le bruit formidable, avec les jaillissements d'étincelles, avec la fièvre de feu qui semble s'être emparée de tous les êtres présidant à la naissance du canon ou de l'obus.

La vue de la salle où l'on pratique la trempe des pièces de gros calibre est aussi très émouvante. Quand nous revenons à l'air libre, nous croyons sortir d'une ambiance irréelle. Mais, à la réflexion, les faits se classent. On raisonne ce que l'on a vu et, comme il est dit au début de ces lignes, l'impression qui subsiste est faite de grandeur et de réconfort.

Au reste, cette impression, toutes les usines que nous avons visitées nous l'ont donnée. Mais elles nous l'ont donnée sur des modes différents. Il nous a été permis de contempler des faces très diverses de l'activité des travailleurs de la guerre. Mais nous devons dire aussi que toutes ont des traits communs, quand ce ne serait que l'égalité ardeur du personnel à tous les degrés.

Il y a quelque chose d'héroïque dans le labeur des hommes qui forgent les armes. Il faut, comme nous, les avoir vus à l'œuvre pour les estimer dignement, à leur vrai mérite.

Tous ont droit à la gratitude de la nation, du plus modeste travailleur voué à un détail de fabrication jusqu'au grand chef, M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux munitions, dont l'esprit d'initiative et les capacités d'organisation se sont affirmés pour le bien de la grande œuvre entreprise.

Depuis quarante-quatre ans, l'Allemagne employait toutes ses forces à la préparation de l'entreprise de brigandage qu'elle préméditait. Ce n'est pas un mince mérite de la part de la France que de pouvoir rejoindre son ennemie sur un tel terrain pendant la durée même de la guerre.

Ayuntamiento de Madrid

LA SITUATION MILITAIRE

L'EFFORT ANGLAIS

Les communiqués parlent rarement des opérations de l'armée anglaise. Cependant, ces jours derniers, il a été question de combats assez sérieux autour du château de Hoogghe, à 3 kilomètres à l'est d'Ypres. Le front anglais, depuis l'affaire des gaz asphyxiants, à la fin d'avril, s'était resserré autour d'Ypres. Nos alliés avaient dû abandonner les avancées de Langemark et de Zonnebeke, mais les Allemands, malgré de furieuses attaques, durent encore une fois renoncer à prendre Ypres et à forcer la ligne de l'Yser. Les Anglais se maintiennent sur tout le front d'Ypres à La Bassée. Et si leurs progrès n'ont pas été sensibles dans ces derniers mois, s'ils n'ont pu appuyer comme il l'aurait fallu notre offensive de l'Artois, c'est que le matériel et les munitions leur ont fait défaut.

Nous savons que tout cela se répare actuellement. L'Angleterre a compris, un peu tard, qu'il fallait faire l'effort total, et qu'à la supériorité numérique il fallait ajouter la supériorité matérielle. Les Anglais n'ont pu mettre en ligne, dès le début, que les effectifs insuffisants qui constituaient la réserve de leur armée coloniale. Ils n'étaient pas préparés pour une guerre continentale. Tout en étant sortie du « splendide isolement » par l'entente avec la France et la Russie, l'Angleterre n'avait pas estimé à sa juste mesure le danger allemand. Ses hommes d'affaires, comme ses hommes politiques, bornaient leur action au développement de la prospérité économique et aux réformes intérieures. La guerre a ouvert les yeux à tous les Anglais sans exception : la question de vie ou de mort s'est posée, comme elle se pose pour l'Allemagne. Il était évident que, du jour où ils le comprendraient, les Anglais, en gens pratiques qu'ils sont, déploieraient toutes les ressources de leur génie national et toute leur ténacité légendaire pour venir à bout de l'ennemi, dont les desseins se sont soudain dévoilés.

Ils ont répondu à l'appel de lord Kitchener et de Lloyd George. Sans qu'on eût recours à la conscription, les volontaires ont afflué; actuellement plus d'un million d'hommes vont entrer en ligne. Toute l'industrie du pays, qui avait trop songé à conserver ses marchés extérieurs, s'est mobilisée en usine de guerre, à l'instar de l'Allemagne. On sait ce qu'elle peut donner.

L'armée anglaise va désormais puissamment flanquer notre admirable armée. Elle mettra, à délivrer les territoires envahis, une ardeur égale à celle qui anime Belges et Français pour la libération de leur sol. Viennent les bataillons de Galicie et de Pologne, si par hasard ils peuvent se dégager de l'immense front oriental, ils trouveront devant leur effort suprême le double de poitrines qu'à l'époque, déjà ancienne et pourtant si mémorable, des batailles d'automne et d'hiver dans les Flandres. L'offensive allemande, après avoir été brisée en France, a pu réussir en Russie par suite d'un affaiblissement matériel imprévu de nos alliés. Le même coup ne se recommence pas deux fois par surprise. L'admirable résistance des Russes a donné le temps à l'Angleterre et à la France d'assurer leur renforcement et leur ravitaillement. Le front occidental est désormais inviolable, jusqu'au jour où les tonnerres qui en jailliront foudroieront les lignes allemandes et les poursuivront dans la déroute définitive.

Général X...

Un croiseur auxiliaire anglais
torpillé et coulé par un sous-marin

LONDRES. (Officiel). — Un sous-marin allemand a torpillé et coulé dans la mer du Nord, le 8 août, le croiseur auxiliaire India.

Vingt-deux officiers et cent dix-neuf marins ont été sauvés.

NOUVEAUX SUCCÈS DES ALLIÉS
au Cameroun

Les troupes alliées qui ont pris successivement Garua et Ngaoundéré, dans le nord du Cameroun, viennent de remporter un nouveau succès, le 18 juillet, en occupant le poste important de Tindjere, qui se trouve à l'ouest de la colonie, sur un plateau à 1.130 mètres d'altitude, à peu près à mi-distance entre Ngaoundéré et Kentscha. L'ennemi, qui s'était enfui, est revenu, le 23 juillet, renforcé par une compagnie qui venait de Banjo. Il a vivement attaqué la garnison alliée qui, après un très brillant engagement, l'a repoussé et mis en fuite dans la direction de Tibati. Les pertes des alliés ont été légères, celles des ennemis importantes. Ils ont abandonné sur le terrain les cadavres de leurs tirailleurs tués.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 13 Août (376^e jour de la guerre)

LE FRONT FRANÇAIS

EN ARGONNE
de nouveaux

les Allemands sont repoussés

QUINZE HEURES. — En Artois, une tentative d'attaque allemande au nord du château de Carleul a été facilement enrayée.

En Argonne, les Allemands ont, à la fin de l'après-midi d'hier, renouvelé leurs attaques dans le secteur compris entre la route Binarville-Vienne-le-Château et le ravin de la Houyette; ils ont été repoussés après une lutte très vive à coups de grenades et de pétards.

Rien à signaler sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Journée relativement calme.

Dans la région de Nieuport une tentative d'attaque allemande a été repoussée par notre feu.

Rien à signaler sur le reste du front si ce n'est des actions d'artillerie en Artois, en Argonne, où la canonnade a été accompagnée d'une lutte à coups de grenades et de pétards, et en forêt d'Apremont.

LE FRONT TURC

Un sous-marin anglais torpille
une canonnière et un croiseur turcs

LONDRES. — Dardanelles (Officiel). — Un sous-marin britannique a torpillé dans les Dardanelles la canonnière turque Berk-I-Savet et un transport vide.

Deux autres bombardent des colonnes
en marche

MYTILÈNE. — Deux sous-marins anglais se sont approchés du rivage et ont bombardé une colonne de troupes turques qui s'avancait vers la ville de Gallipoli. L'ennemi a subi des pertes très lourdes. (Times.)

Avance des Alliés dans la région de Krithia

ATHÈNES. — Dans la région de Krithia, les Alliés, ayant reçu des renforts, ont pris l'offensive et occupé deux tranchées turques qui sont considérées par les officiers français comme ayant une grande importance stratégique. (Daily Telegraph.)

VAINES ATTAQUES ENNEMIES
sur le front monténégrin

CETTIGNÉ. — L'infanterie autrichienne, sous la protection d'un violent feu d'artillerie, a fait du côté de Gatzko plusieurs attaques, dans le but de chasser les Monténégrins de leurs tranchées.

L'ennemi a été rejeté, en éprouvant des pertes.

LA GRÈCE PRENDRA UNE DÉCISION
après la réunion du Parlement

ATHÈNES. — Les organes ministériels déclarent que la situation créée par la démarche collective des puissances de l'Entente rend impossibles de nouvelles élections. Suivant la *Nea Imera*, l'échange de vues se poursuit avec la Serbie, mais il se peut qu'aucun résultat ne soit obtenu avant la réunion du Parlement. Dans ce cas, le règlement de la question serait laissé au nouveau cabinet. (Times.)

L'AMBASSADEUR DU JAPON A PARIS
accepte

d'être ministre des Affaires étrangères

LONDRES. — Une dépêche de Tokio au *Times* annonce que le baron Ishii, ambassadeur à Paris, a accepté le portefeuille des Affaires étrangères.

LE FRONT RUSSE

PRÈS DE KOVNO
l'ennemi

se livre à de stériles attaques

PÉTROGRAD. — (Communiqué du grand état-major du généralissime) :

Dans la région de Riga, dans la matinée du 11 août, nous avons repoussé des tentatives des Allemands en vue de culbuter nos avant-postes.

Dans la direction de Jacobstadt et de Dvinsk, nos troupes, les 10 et 11 août, ont continué à progresser avec succès, serrant de près l'ennemi.

Dans la région, au nord de Vladimir, nous avons occupé, après un combat, Kovarsk et Toviani; nous avons fait des prisonniers.

Près de Kovno, nous continuons à repousser les attaques allemandes, sur le front à l'ouest du Niémen jusqu'à la Yessia.

L'ennemi n'a réussi à réaliser quelques succès que près du village de Goolevo, où a lieu un duel d'artillerie.

Sur le front entre la Narew et le Bug, les Allemands poursuivent leurs attaques tenaces surtout sur les voies de Lomja, Sniadovo, Kossevo.

Plus au sud, ds deux côtés du chemin de fer de Tchijeff à Malkine, nos troupes, dans l'après-midi du 11 août, ont passé à une contre-attaque.

Sur les voies de la Vistule moyenne, il n'y a pas de changements importants.

Sur le front entre la Wieprz et le Bug, le 11 août, l'ennemi a lancé une série d'attaques acharnées dans la direction de Parkef et des deux chaussées de Kholm et de Vlodava; toutes les attaques ont été repoussées avec de lourdes pertes pour l'ennemi.

Ces pertes sont surtout très importantes à l'est d'Ostroff, où, devant nos positions, les cadavres allemands forment d'énormes tas.

Sur le Bug et la Zlota Lipa, pas de changement essentiel.

Sur le Dniester, dans la région de l'embouchure de la Strypa, nous avons arrêté une tentative de l'ennemi de passer à l'offensive.

Nouvel échec de la flotte allemande

Le 10 août, l'ennemi, en grandes forces, s'est approché simultanément de l'entrée du golfe de Riga et de Scheres-Oland et a bombardé les phares. Après avoir subi le feu de nos vaisseaux et de nos batteries, l'ennemi a rapidement pris le large.

La défense de Kovno est intacte

PÉTROGRAD. — Les critiques militaires estiment que la prise du village de Goldevo par l'ennemi n'a aucune influence sur la défense de Kovno.

Les Allemands se replient en hâte sur le Niémen

PÉTROGRAD. — On annonce que la situation stratégique des Russes entre le Niémen et la Dwina devient rapidement favorable, car ils ont réussi à couper à Poniege et à Vlikomir, les groupes ennemis qui, menacés d'être enveloppés, se replient en grande hâte couvrant jusqu'à 40 kilomètres par jour.

L'état-major germanique est très embarrassé

GENÈVE. — Entre Lomza et le Bug, où cependant l'offensive allemande est des plus actives, on constate certaines anomalies : les effectifs des combattants diminuent sans que les vides causés par l'ennemi soient comblés; la puissante artillerie ménage beaucoup la vie des troupes; cependant, le quartier général manifeste un certain malaise en raison de ce fait que l'armée allemande commencerait à manquer de soldats.

VITTEL GRANDE SOURCE rappelle que les bouteilles marquées à son nom ne peuvent pas être utilisées par d'autres. Le prix de vente à Paris et petite banlieue (Bureau de commandes, 24, rue du 4-Septembre. Tél. 142-80) est fixé à 0 fr. 75 la bouteille, verre compris et repris pour 0 fr. 10. Pour les autres régions on reprend les bouteilles au mieux sur offres faites d'urgence à la GRANDE SOURCE, VITTEL (Vosges).

LE LAIT PUR

Pour être sûr d'avoir du lait absolument pur, n'employez que l'une des deux marques suivantes : « La Laitière » ou « Nestlé », lait concentré en boîtes de fer blanc hermétiquement closes, fabriqué par les Usines Nestlé, de Vevey (Suisse).

En vente chez : Pharmaciens, Epiciers, Herboristes. — Vente en gros : Maison Henri Nestlé, 16, Rue du Parc-Royal, à Paris.

DERNIÈRE HEURE

UN AUTRE SOUS-MARIN autrichien est coulé dans l'Adriatique

ROME. — Le chef d'état-major de la marine communique qu'hier matin, dans l'Adriatique inférieure, le sous-marin autrichien U-3 a été coulé. Le commandant en second et onze hommes de l'équipage ont été sauvés et faits prisonniers.

C'est le quatrième sous-marin autrichien mis hors de combat

ROME. — Les journaux se réjouissent de la nouvelle qu'un sous-marin autrichien, l'U-3, a été coulé, deux jours après que l'U-12 l'a été lui-même. Ils soulignent ces brillants succès qui démontrent l'activité heureuse et persistante de la marine italienne.

L'Idée Nazionale dit :

Quatre sous-marins autrichiens ayant été coulés ou rendus inutilisables, c'est désormais la quatrième partie des sous-marins dont disposait l'ennemi qui est soustraite à la lutte dans l'Adriatique.

Le même journal souhaite que l'ennemi soit forcé de faire sortir ses plus grandes unités et offre à l'Italie une occasion de se rencontrer avec lui, occasion que les marins italiens attendent et désirent ardemment.

Une prouesse du « Papin »

TOULON. — Est cité à l'ordre du jour de l'armée, le sous-marin Papin avec son commandant, lieutenant de vaisseau Cochon, et son équipage. Le Papin étant en mission dans la mer Adriatique rencontra un champ de mines autrichiennes dont quelques-unes émergeaient. Après les avoir détruites, le Papin a continué sa périlleuse exploration à travers le champ de mines et ses hommes plongeant avec une rare audace, sont parvenus à couper ainsi les attaches d'une centaine de mines qui furent détruites.

Voulant conserver un témoignage de son exploit, le commandant du Papin prit en remorque deux mines et alla dans un port italien assez éloigné faire constater sa capture, après quoi, il alla au large, couler ces dangereux engins.

L'IMPORTATION DU CHARBON ANGLAIS en France ne fera pas défaut

La mesure prise par le gouvernement britannique d'interdire à partir du 13 de ce mois l'exportation de toutes espèces de charbon et de coke était de nature à faire naître les plus légitimes inquiétudes.

Les besoins actuels de la France en combustible ne peuvent être assurés, tant que le territoire ne sera pas dégagé, qu'en faisant un important appel à l'importation. Les importations belges et allemandes ayant complètement cessé, nous devons demander à l'Angleterre la houille qui nous est nécessaire.

Le ministre des Travaux publics a donc envoyé à Londres le directeur des Mines avec mission d'exposer au gouvernement britannique les graves inconvénients que présenterait pour la France la mesure interdisant l'exportation.

Ce haut fonctionnaire vient de rentrer à Paris rapportant de la part du gouvernement anglais les assurances les plus formelles que les besoins de la France en combustible n'auront nullement à souffrir des mesures édictées et que notre pays recevra tout le charbon qui lui est nécessaire.

Les formalités pour l'obtention de la licence d'exportation ont été et seront réduites dans toutes les mesures possibles ; d'ailleurs un certain nombre de représentants qualifiés de l'industrie et du commerce des charbons, convoqués à cet effet par le ministre des Travaux publics, ont reconnu d'un commun accord que l'importation n'aurait pas à en souffrir.

Au surplus, un fonctionnaire du corps des Mines a été envoyé à Londres pour représenter d'une façon permanente les intérêts français auprès de la Commission d'exportation anglaise, et pour solutionner au mieux desdits intérêts toutes les difficultés qui pourraient se présenter.

Ils tuent des sœurs de charité

LONDRES. — Des officiers russes en traitement à l'hôpital de Jakobstadt déclarent avoir été témoins d'une agression de la part des Allemands sur un groupe de personnes appartenant à la Croix-Rouge : deux sœurs de charité et deux médecins ont été tués.

L'ARMÉE ITALIENNE repousse les attaques autrichiennes

ROME (Communiqué du grand état-major). — En Cadore, le voisinage de nos lignes de celles de l'ennemi, à la suite des progrès de notre récente offensive, a donné lieu à de fréquentes petites attaques et contre-attaques des deux côtés ; ainsi, dans la nuit du 11 au 12 août, l'ennemi, après une intense préparation, due au feu de son artillerie, s'est avancé contre nos nouvelles positions sur le dos du col di Pana, sur le haut Cordevole ; mais il a été repoussé.

D'un autre côté, nos troupes ont réussi à chasser des détachements ennemis qui s'étaient retranchés sur les pentes ouest du Monte-Piana à la tête Pallerien.

Sur l'Isongo, l'ennemi a développé ses actions démonstratives, qui ont été facilement repoussées, contre nos positions sur le contrefort de Reme et Mrzli dans le massif du Monte-Nero et contre les hauteurs récemment conquises par nous à l'est de Plava.

Sur le Carso, dans la nuit du 12 août, pendant un violent orage, l'ennemi a tenté des actions de surprise contre quelques-uns de nos travaux d'approche qui étaient les plus menaçants pour lui, sans cependant obtenir aucun résultat.

NOUVEAU RAID DE ZÉPPELINS sur la côte anglaise

Un des dirigeables aurait été avarié par une escadrille d'avions.

LONDRES (Officiel). — Hier soir, entre 9 h. 30 et 11 h. 45, deux zeppelins ont volé au-dessus du littoral oriental britannique et jeté, sur divers points, des bombes incendiaires et explosives, tuant deux femmes et quatre hommes, blessant neuf enfants, onze femmes et trois hommes, tous civils, et endommageant sérieusement quatorze maisons.

Ils ont été attaqués sur certains points, mais ils ont réussi à échapper aux patrouilles aériennes.

L'un d'entre eux a probablement été endommagé par une section mobile antiaérienne.

La nouvelle activité des zeppelins dans le Royaume-Uni raffermirait le pays dans l'idée de vaincre.

LONDRES. — Il devient évident que les Allemands, après quelque temps d'accalmie, recommencent leur campagne de raids de zeppelins, destinés à terroriser les populations anglaises, en affectant de lancer des bombes sur des points non militaires et tuant seulement des civils, avec une grande proportion de femmes et d'enfants.

La vérité est que, loin de terroriser les populations, ces procédés de guerre indignes d'une nation civilisée, agissent sur tous les Anglais comme des stimulants ; on peut dire que chaque femme, chaque enfant, ainsi tués, raffermissent encore plus les énergies de la nation.

Plus les zeppelins voleront au-dessus de l'Angleterre, plus complète sera la volonté unanime de poursuivre la guerre jusqu'au bout.

Les bruits de tentatives de médiation pour amener la paix, qui circulent de plusieurs côtés, ne trouvent ici aucun écho ; il serait puéril d'insister sur le fait que ce pays n'acceptera que la paix dictée par lui, de concert avec les Alliés. Cette résolution doit être considérée par tous comme inébranlable.

LA PIRATERIE DES SOUS-MARINS n'entrave pas le trafic maritime

LONDRES. — Pendant la semaine qui s'est terminée le 11 août, 2 navires marchands anglais, jaugeant ensemble 5.371 tonnes, et 17 bateaux de pêche, jaugeant ensemble 1.270 tonnes, ont été coulés par des sous-marins.

Au cours de la même période, 1.396 navires de toutes nationalités sont entrés dans les ports anglais ou les ont quittés.

Vapeurs et chalutiers torpillés

LONDRES. — Le vapeur anglais Summerfield a été coulé. Le premier lieutenant et sa femme, ainsi que le premier mécanicien, sont noyés ; sept hommes de l'équipage ont été débarqués ; deux hommes sont grièvement blessés.

LONDRES. — D'après une dépêche du Lloyd, le vapeur anglais Jacona a été coulé. Le capitaine et neuf hommes de l'équipage ont été débarqués.

LES RUSSES REFOULENT les Allemands au delà de l'Aa

PÉTROGRAD, 14 août. — Communiqué du grand état-major :

Dans la région au sud-est de Mitau, le 12 août, les Allemands ont été refoulés par nos troupes au delà de l'Aa. Au cours de la retraite, nous avons fait des prisonniers.

Dans la direction de Jakobstadt, de Dwinsk et Wilkomir, nous continuons également de presser les troupes ennemies, surmontant leur résistance acharnée.

Dans la région de Kovno, les Allemands ont cessé temporairement leurs attaques. La lutte d'artillerie continue. Sur le front, entre la Narew et le Bug, la contre-attaque prononcée par nous le 11 août a facilité à nos troupes, dans le secteur au nord de ce front, la retraite sur des positions situées plus en arrière.

Sur les routes de la Vistule moyenne, conformément aux exigences de la situation générale, nous avons évacué Sokoloff, Siedletz et Lukoff.

En général, sur le front de nos troupes qui opèrent sur la rive gauche du Bug, il n'y a eu, le 12 août, aucun engagement important.

Sur la rive droite du Bug, de la Zlota-Lipa et du Dniester il n'y a pas eu de changements essentiels.

L'EMPRUNT BULGARE en Allemagne serait épuisé et abandonné

ROME. — Selon des renseignements particuliers reçus de Salonique, de nouvelles difficultés ont surgi à propos du premier versement de l'emprunt allemand à la Bulgarie.

Les banquiers austro-allemands posent des conditions extraordinaires que la Bulgarie ne saurait accepter. Il semblerait, en effet, que les banquiers ne disposent pas d'une quantité d'or suffisante, et ils offrent de verser le montant de la différence en papier austro-allemand.

Enfin, il est possible que l'emprunt de 500 millions soit ajourné ou abandonné.

Des difficultés du même ordre ont surgi dans les négociations bulgares-turques relatives au chemin de fer de Dédéagatch, la Turquie cherchant de plus en plus à imposer des conditions inacceptables. Tout cela provoque à Sofia un certain énervement.

De la même source, on apprend que les récents progrès accomplis à Gallipoli par les Alliés égalent en importance leurs précédents succès ; ils ont découvert, sur la côte occidentale de la presqu'île, un point vulnérable dans l'organisation turque, qu'ils vont mettre à profit pour faire une poussée. (Daily Telegraph.)

UNE DECLARATION DE M. DATO

L'Espagne restera neutre

MADRID. — Le président du conseil des ministres est rentré aujourd'hui à Madrid. Faisant allusion aux articles parus dans plusieurs journaux français à la suite de son dernier discours, M. Dato a déclaré :

L'Espagne garde et gardera toujours une stricte neutralité. D'ailleurs, aucune nation n'a jamais fait de démarches près du gouvernement espagnol pour que cette neutralité soit abandonnée.

Chute mortelle de deux aviateurs

DIJON. — Hier matin, à 6 heures, un biplan, piloté par M. Julien Adolphe et ayant à bord le lieutenant Xavier Barberet, descendait en vol plané près de Montbard. Au moment d'atterrir, une aile ayant accroché un arbre, l'avion a capoté.

Le lieutenant Barberet, qui avait les deux jambes et un bras brisés, est mort à midi. Le pilote, les quatre membres fracturés, a rendu le dernier soupir en arrivant à l'hôpital.

Versements d'or pour la Défense Nationale

Les guichets de la Banque de France, 39, rue Croix-des-Petits-Champs, demeureront exceptionnellement ouverts le lundi 16 août pour la réception des versements d'or et la souscription aux Bons et Obligations de la Défense Nationale.

Le transport des troupes par camions automobiles



UN DÉFILE IMPOSANT DE CAMIONS AUTOMOBILES DESTINÉS AU TRANSPORT DES TROUPES SUR LE FRONT



UN DETACHEMENT ATTENDANT L'HEURE DU DÉPART POUR LE FRONT

Le système des transports de troupes par camions automobiles est presque journellement utilisé sur le front. C'est par longues, par interminables files que, sur les routes d'arrière, s'étirent ces convois chargés d'hommes, qui, grâce à l'extrême mobilité des voitures, réalisent presque le prodige de l'ubiquité. En une circonstance fameuse, les armées du kaiser apprirent à leurs dépens que le soldat de France peut être en deux endroits à la fois. On le croyait à Paris et il remportait la victoire de la Marne.

La Guerre Scientifique

Paraissant
TOUS LES SAMEDIS

Actualités -- Inventions -- Défense nationale

Bureaux d'« Excelsior »
88, avenue des Champs-Élysées, Paris

La santé de nos soldats

Turenne disait : « Mon bien le plus précieux, c'est la santé de mes soldats. » Voilà une belle devise, que méritent justement de s'attribuer les généraux qui commandent nos armées dans la présente guerre. Ils ont admirablement compris le rôle très important de l'hygiène dans la guerre moderne. Celle-ci exige des combattants nombreux et valides. En protégeant les armées contre les maladies qui les menacent, l'épidémiologie, l'hygiéniste collaborant pour une grande part à l'œuvre de la défense nationale.

Groupez, en effet, comme en temps de paix, des ruraux ou des citadins dans une caserne ou dans un camp. Soumettez-les à des travaux militaires fatigants ; faites-leur accomplir, sac au dos, des marches d'épreuve, des exercices de nuit ; prescrivez-leur des travaux de terrassement et de tranchée, et vous ne tarderez pas à observer, parmi ces déracinés, s'ils ne sont pas assujettis à une discipline hygiénique parfaite, l'écllosion de maladies infectieuses : la fièvre typhoïde, les paratyphoïdes, la dysenterie, les diarrhées, en été et en automne ; la grippe, les affections pulmonaires, les fièvres éruptives, la méningite cérébro-spinale, en hiver et au printemps. C'est le lot de toutes les armées, dans tous les pays.

L'état de guerre décuple et aggrave ces conditions efficients de la maladie. Nos médecins sont préparés, fort heureusement, et depuis longtemps, à la lutte contre les germes morbides. Ils ont suivi, à l'École d'application du Val-de-Grâce, un enseignement qui, chose curieuse, n'existe pas encore dans nos facultés : celui de l'épidémiologie. Ils se sont initiés à la science de l'hygiène, née avec Vallin et avec A. Laverneau, dans cette même école. Ils s'efforcent d'appliquer, dans la mesure de leurs attributions, les connaissances pratiques qu'ils ont acquises. Ils conservent ainsi des citoyens au pays, des combattants à l'armée. Ils contribuent à renforcer sa puissance militaire. Puisque l'occasion m'en est offerte, j'avais le devoir de rappeler le rôle tutélaire des médecins de l'armée et de leur rendre cet hommage mérité.

Les pertes dues aux maladies étaient, dans les guerres d'autrefois, véritablement formidables. Très communément, elles dépassaient celles que détermine le feu de l'ennemi. En veut-on quelques exemples ? Pendant la guerre de Sécession, il y a eu près de 290.000 cas de dysenterie. La fièvre typhoïde a donné lieu à 31.000 décès.

En 1870, l'armée allemande a été ravagée par la dysenterie et par la fièvre typhoïde. Plus de 8 pour 100 des hommes ont pris cette dernière maladie.

La guerre des Balkans a été fertile en cas de même nature. Dans l'armée du Caucase, la fièvre typhoïde, le typhus, la dysenterie, le paludisme ont décimé les troupes russes : la proportion des malades y a été de 4.861 pour 1.000, c'est-à-dire que chaque soldat a été hospitalisé près de cinq fois pour maladie.

Plus récemment, à l'occasion de la guerre de Cuba, les troupes américaines, envoyées dans des camps d'instruction, ont été fort éprouvées.

La 3^e division du 1^{er} corps a eu plus d'un homme atteint de fièvre typhoïde sur quatre.

Les Allemands, en lutte contre les Herreros, ont eu plus de pertes par la maladie que par le feu.

Dans les guerres modernes, la proportion est inversée, non pas seulement parce qu'elles sont militairement plus meurtrières, mais encore et surtout parce qu'une prophylaxie rationnelle a réduit à son minimum le chiffre des atteints par maladie. C'est ce qui a été constaté pendant la guerre de Mandchourie, dans chacune des deux armées, russe et



LE PROFESSEUR VINCENT

japonaise, et c'est ce que l'on observe encore dans la grande guerre actuelle.

Le service de santé des armées n'a donc pas seulement à se préoccuper des blessés ; il doit encore prévenir la maladie et donner ses soins aux malades. Sa mission est, en conséquence, double, et combien complexe ! L'évacuation, l'hospitalisation et le traitement des malades ne constituent qu'une partie de ses attributions. La prophylaxie des maladies infectieuses est plus importante encore, car il est mieux de prévenir que de guérir. Là est le grand problème qui se pose dans toutes les guerres. Il ne peut évidemment être résolu par des instructions administratives ou des circulaires trop souvent platoniques. Il exige une mise en œuvre effective, méthodique, bien contrôlée et bien surveillée. Son application sollicitée, de la part de ceux qui en sont chargés, une activité continue, non moins que le sens des réalités. Que chacun des médecins préposés à la prophylaxie ait sa mission bien définie, qu'il s'agisse de désinfections, de vaccinations préventives, de surveillance des eaux, de destruction des matières usées, etc... Pratiquons, sous une direction et un contrôle responsables, la division du travail, et utilisons au mieux des intérêts de l'armée les compé-

ces techniques, bactériologiques et hygiéniques, qui sont ou peuvent être inoccupées.

On se trouve, en effet, en face d'un adversaire dissimulé et redoutable : la maladie, l'ennemi silencieux, comme on l'a appelée. J'ai donné des exemples de l'importance qu'elle revendique en temps de guerre. Il est donc nécessaire de se préparer à combattre ses retours offensifs et aussi à prévenir les nouvelles épidémies qui ne se sont pas encore manifestées, mais qui pourraient surprendre nos troupes.

La stagnation des hommes dans les tranchées et dans les cantonnements, l'accumulation énorme des déjections humaines et animales, ainsi que des fumiers et des déchets de boucherie, ont toujours eu pour conséquence, si on n'y remédie chaque jour, l'arrivée des épidémies. Les causes en sont : la grave infection du sol, des eaux de boisson et de l'air, la souillure directe ou indirecte des hommes, la pullulation prodigieuse des mouches, messagères des germes de la dysenterie, du choléra, etc... Les rats, qui abondent dans les tranchées et les cantonnements, apportent à l'homme la menace de leur promiscuité nocive. Tous ces facteurs peuvent devenir, pour le soldat, une cause de contagion.

Eclairée par les laboratoires, qui ne seront jamais assez nombreux, la médecine n'est, fort heureusement, nullement désarmée contre des conditions d'infection aussi nombreuses. Il faut leur opposer une prophylaxie énergique et agissante. Dans cette guerre, où tout est immense, depuis les effectifs de nos combattants jusqu'à leur armement — jusqu'à leur admirable courage, aussi — on ne prodiguera jamais assez les moyens d'investigation scientifique, les recherches de laboratoire faites par des hommes spécialisés, compétents, orientés vers un but pratique. L'hygiène des champs de bataille, celle des tranchées et des cantonnements ; la désinfection, qui réclame des agents antiseptiques en très grande quantité ; l'hygiène corporelle ; la surveillance et la stérilisation des eaux potables ; l'isolement précoce et le diagnostic des maladies contagieuses, leur prophylaxie rationnelle, voilà un champ considérable d'études et de labeur où s'exercent la compétence et l'activité des médecins dans la zone des armées. Faisons-leur confiance. Ils savent que la guerre contre les Allemands n'est pas la seule, qu'elle se double d'une guerre contre la maladie ; et que la lutte scientifique est, dans l'un comme dans l'autre cas, le facteur indispensable de la victoire.

W. Ramsay

de l'Académie de Médecine

IL FAUT :

que le coton soit déclaré contrebande de guerre.

*“Si nous arrêtons le coton,
nous arrêtons la guerre.”*

(Discours du grand chimiste William Ramsay, le 11 août, à Londres).

IL FAUT AUGMENTER le nombre de nos sous-marins

Le sous-marin ou plus exactement le submersible récent va aussi bien sur l'eau que sous l'eau, atteignant des vitesses de 12 nœuds en profondeur et de 18 nœuds en surface. Il plonge en 3 minutes en introduisant de l'eau entre ses deux coques qui limitent entre elles un espace appelé water-ballast. Il possède tous les perfectionnements nécessaires pour remonter rapidement à la surface, en évacuant par l'effet de l'air comprimé l'eau dont il s'est lesté pour descendre, en lâchant les plombs de sûreté dont il est muni, en braquant convenablement ses gouvernails de profondeur.

Tous les progrès réalisés permettent aux sous-marins actuels d'atteindre facilement 30 mètres en profondeur.

Le problème du moteur pratique a été réalisé. Le moteur doit être aussi peu encombrant que possible et, sous le plus petit volume, offrir le maximum de puissance et de durée sans ravitaillement. Il doit en outre, en plongée, produire le minimum de gaz délétères. Le système actuellement employé dans les submersibles les plus récents répond à toutes les exigences. On utilise les moteurs à pétrole qui meuvent le navire en surface et chargent les accumulateurs. On arrête les moteurs à explosion pour la plongée et on met en marche les moteurs électriques en les branchant sur les accumulateurs. Le ravitaillement en pétrole, le long des côtes ou par le moyen de bateaux de pêche d'un aspect inoffensif est alors relativement très facile et l'on sait si les sous-marins allemands se font faute d'en profiter. Aussi le rayon d'action du sous-marin a-t-il fort augmenté et peut atteindre 5.000 milles.

Il peut rester trente heures en plongée et se guide très facilement grâce aux nouveaux périscope, minces et longs, qui donnent une vision panoramique de l'horizon tout entier, avec une image centrale plus rapprochée.

En surface, ce sont des unités dangereuses par suite des canons de 100 millimètres qu'elles possèdent et qui leur permettent de lutter contre les destroyers.

Elles sont en outre très habitables lorsqu'elles atteignent 1.200 tonnes comme les submersibles allemands.

Le rôle que les sous-marins allemands jouent dans la guerre actuelle est d'une importance que nos ennemis eux-mêmes n'avaient peut-être pas prévue, mais qui ne permet pas aux marines alliées la moindre hésitation. Il est de nécessité capitale et urgente que notre flotte et celles qui concourent avec nous à la victoire prochaine s'outillent au plus tôt, de façon à acquérir sur la flotte allemande une supériorité certaine. Le seul bon sens engage à prévoir le jour où, une partie des cuirassés dont nous disposons ayant succombé aux attaques sournoises des forces ennemies, les grandes unités de nos adversaires seraient alors en mesure de gagner la haute mer et de nous affronter plus bravement qu'elles ne l'ont osé jusqu'ici. Sans sous-marins en nombre suffisant nous nous trouverions évidemment en état d'infériorité. Dans les luttes maritimes, seuls les sous-marins font parler d'eux ; tout le monde sait maintenant leur grande puissance de destruction. Si la guerre sous-marine est sans aucun doute la seule guerre maritime d'après-demain, occupons-nous du sous-marin pour la guerre de demain.

LES CHIENS - SENTINELLES ont leur école de dressage

Nous devons à l'obligeance d'un médecin-major, doublé d'un excellent sportsman, les renseignements suivants. Ils concernent nos « poilus » à quatre pattes.

Jusqu'à ce jour, les chiens avaient été tenus à l'arrière-garde de nos armées, où ils étaient les précieux auxiliaires des ambulanciers chargés de rechercher les blessés et de les transporter dans les formations sanitaires.

Voici qu'un nouveau rôle vient de leur être assigné, et en toute première ligne, cette fois. Il était naturel, en effet, de songer à utiliser le flair merveilleux du chien pour dépister les patrouilles ennemies qui, chaque nuit, essayent de s'approcher de nos tranchées pour couper les réseaux de fil de fer. Mais nos toutous n'étaient pas préparés à remplir une semblable mission et il était nécessaire de les dresser convenablement avant de les confier à nos soldats. Ce dressage est assuré par l'Ecole du chien-sentinel.

Cette école est installée à quelques kilomètres en arrière de nos lignes ; un mauvais chemin de terre y conduit, et un poteau, inconnu du Touring Club, indique aux visiteurs la bonne direction, avec son écriteau portant, tracées à l'encre noire, les lettres cabalistiques : C. N. M. C., qui signifient : « Chien modèle de campagne. »

C. N. M. C., c'est beaucoup plus difficile à deviner que : « Chien modèle de campagne », mais ne fallait-il pas se conformer aux traditions consacrées par douze mois de guerre, et, à côté des D. E. S., de G. Q. G., des B. O. F., des E. N. E., et de tant d'autres, n'y avait-il pas place pour le C. N. M. C. ?

Le chien modèle de campagne doit son existence au travail des uns et à la générosité des autres : les maçons et les menuisiers du génie ont eu vite fait de construire plusieurs centaines de niches et les propriétaires de chiens se sont empressés de fournir des élèves à la nouvelle école.

A leur arrivée, les animaux sont mis en observation. Au bout d'une semaine, si leur santé est satisfaisante, leur véritable instruction commence.

La journée des élèves est bien remplie : le matin, chaque chien, tenu en laisse par son dresseur, va faire une longue promenade, au cours de laquelle on lui apprend à se coucher au commandement, à chercher un objet et à le rapporter, à franchir des obstacles variés, à découvrir une personne cachée, à écouter sans peur les détonations du fusil ou du canon ; l'après-midi ont lieu des exercices d'ensemble d'assouplissement, qui ne sont, en général, que la répétition des exercices du matin, mais qui exigent des chiens une attention plus soutenue et une obéissance plus grande ; le soir, dès que la nuit est venue, chaque élève est conduit dans un poste d'écoute où son professeur lui apprend à distinguer les bruits extérieurs et à signaler, par un grognement imperceptible, l'approche d'un ennemi.

Le chien de guerre doit être avant tout une excellente sentinelle ; aussi, le dressage de nuit est-il de beaucoup le plus important. L'ennemi est figuré par un homme revêtu d'un uniforme allemand et armé d'un bâton ; il patrouille dans les environs du poste d'écoute et s'en rapproche peu à peu. Dès que le chien grogne, le dresseur prévient, d'un coup de sifflet, le patrouilleur, qui plante aussitôt son bâton en terre. Le lendemain on va reconnaître l'emplacement et on mesure la distance qui sépare le poste d'écoute du bâton. On se rend compte ainsi, d'une manière très exacte, de la valeur du chien et des progrès qu'il accomplit. En général, les animaux de qualité moyenne préviennent lorsque l'ennemi se trouve à une soixantaine de mètres ; certains ont un flair exceptionnel et grognent lorsque le patrouilleur est encore à plus de 150 mètres du poste.

Ce sont les chiens de berger qui fournissent le plus de recrues au C. N. M. C., et c'est un spectacle curieux que

de voir réunis dans ces carrières les spécimens les plus divers de cette race : chiens noirs de Groenendael, bergers gris-fer de Düsseldorf, bas-rouges de Beauce, bouviers jaunes des Flandres, Briards et Picards. Certains ont des pédigrées fashionables et comptent des ancêtres illustres primés dans maints concours ; d'autres ont vu tout simplement le jour dans les fermes voisines de l'école ; « Loulou », le fin berger allemand expédié de Cambou par Edmond Rostand, travaille aux côtés de « Labry », modeste cabot sans race, amené par un berger des environs.

Près de 400 chiens ont déjà suivi les cours du C. N. M. C. Ces cours ont une durée moyenne de deux semaines. Après cette période, l'éducation du chien de guerre est suffisamment avancée pour qu'il puisse tenir son rôle dans la tranchée, et il est assez plaisant de penser que les braves bergers allemands vont ainsi faire le guet en compagnie de nos sentinelles, auxquelles ils signalent l'approche des patrouilles boches.

Qu'ils ne se fassent pas pincer par nos ennemis. Ils seraient considérés comme traîtres à leur patrie d'origine et fusillés sans autre forme de procès.

Avant de terminer avec nos guerriers à quatre pattes, il est juste de rappeler que les Belges attendent à leurs mitrailleuses les braves toutous qui entraînaient jadis les voitures de laitiers à Bruxelles et dans toutes les grandes villes du royaume des Pays-Bas.

Attendons-nous à voir citer un jour un de ces braves toutous à l'ordre de l'armée.

UN SAVANT AMÉRICAIN supprimerait la pesanteur

Un ingénieux romancier imaginait il y a quelque temps — réplique rassurante à l'hypothèse de Wells — une invasion de Mars par les Terriens. Et ces conquérants s'embarquaient sur des avions spéciaux que propulsaient, en les affranchissant de la pesanteur, des ondes hertziennes.

Cette hypothèse audacieuse, les travaux récents de quelques savants américains la font aujourd'hui apparaître comme moins irréalisable qu'on ne pourrait le penser. Deux d'entre eux, notamment M. Jefferson See, astronome gouvernemental, professeur de mathématiques à l'Académie navale des Etats-Unis, et M. Edward S. Farrow, professeur à l'Ecole militaire de West Point, sont, bien que travaillant séparément, curieusement tombés d'accord sur la nature de la force de la gravitation : ils y voient un phénomène d'ordre électro-magnétique.

Leurs observations sont soumises à la Royal Astronomical Society, d'une part, et au gouvernement des Etats-Unis, de l'autre. Car l'un de ces savants, M. Edward S. Farrow, est déjà passé de la théorie dans le domaine de la pratique, et les expériences du gouvernement américain ont pour but de déterminer de quelle utilité immédiate peut être la découverte réalisée au point de vue de la défense nationale.

La seule expérience rendue publique jusqu'ici est, d'après le *Boston Post*, la suivante :

Un livre étant placé sur le plateau d'une balance, puis la dynamo spéciale de M. Farrow étant posée au-dessus de

ce livre, il fallut, pour équilibrer les deux plateaux, mettre dans le plateau vide un poids de 18 onces. On fit alors passer par la dynamo un courant électrique qui mit ses organes en mouvement. Le plateau aux poids s'affaissa ; 15 onces suffirent pour rétablir l'équilibre. Livre et dynamo avaient perdu un sixième de leur poids.

Où la découverte devient, au point de vue militaire, particulièrement intéressante, c'est quand M. Farrow assure pouvoir faire fonctionner sa dynamo spéciale avec les ondes hertziennes. Son invention, déjà peut-être pratique, est à perfectionner ; elle permettra ensuite, par exemple, de faire des avions qui ne tomberont pas, des navires qui ne pourront pas couler, des locomotives, des automobiles auxquelles il ne faudra qu'un moteur insignifiant pour transporter des charges énormes à une vitesse insoupçonnée.

M. Farrow a trouvé, pour expliquer l'importance de sa découverte, une image frappante.

— Actuellement, a-t-il dit, mon appareil, construit dans des proportions convenables, serait à même d'enlever à un canon de 600 kilogrammes 100 kilogrammes de son poids. S'il m'est possible, comme j'en suis convaincu, de le perfectionner suffisamment, j'arriverai à réduire ce poids de 600 kilogrammes à 300 kilogrammes, à 200, à 50, à quelques grammes peut-être. Il pèsera à peine davantage qu'un jouet d'enfant, et on le traînera non plus sur de lourds et encombrants tracteurs (il est vrai qu'avec ma dynamo les tracteurs ne seront lourds qu'autant qu'on le voudra bien), mais, si l'on veut, sans fatigue, à la main, au bout d'une ficelle... »

Et, sans doute, ne sera-ce là que l'aboutissement à la perfection de sa découverte. Mais, le point de départ étant acquis, comme M. Farrow l'affirme, le principe et l'application du principe étant trouvés, l'ingéniosité des chercheurs est trop grande pour que les perfectionnements ne soient pas rapidement accumulés.

UNE BALLE ÉCLAIRANTE qui frappe et illumine la cible

L'invention qu'a fait breveter la société américaine « Winchester repeating arms Company », sous le n° 476.263, se recommande par l'originalité de son objet. C'est, en somme, la balle de fusil se signalant elle-même lorsqu'elle touche la cible.

L'invention consiste en un procédé pour produire un jet de lumière au point où la balle frappe une cible, en provoquant, en ce point, l'oxydation rapide d'aluminium en poudre au moyen d'un agent oxydant convenable.

Sans entrer dans le détail des diverses formules indiquées par le brevet et signalées comme ayant donné de bons résultats à l'expérience, notons que dans la mise en pratique de l'invention, un mélange des éléments précités (aluminium en poudre et agent oxydant approprié, avec ou sans addition d'un agent susceptible d'augmenter la chaleur, d'un agent colorant, d'un agent excitateur ou d'un retardateur) peut être contenu dans la tête de la balle, ou qu'il peut être appliqué à la surface de la cible.

D'autres dispositifs sont encore possibles : l'un des éléments, par exemple, étant appliqué à la balle et l'autre à la cible.

L'effet produit est, lors du choc, une flamme blanche ou rouge, suivant que l'on aura employé telle ou telle des formules indiquées par l'inventeur.

Cette invention, assurément fort intéressante par son ingéniosité, semble plutôt ressortir au domaine de l'expérience balistique qu'à celui de la guerre, car l'emploi de projectiles de cet ordre pourrait être assimilé à celui de balles explosibles.

POUR QUE NOS BRAVES BOIVENT FRAIS



La machine rotative à glace utilisée par la direction du service de santé est montée sur un camion automobile ; elle peut produire 500 kilogrammes de glace par 24 heures. Elle remplit les deux conditions suivantes :

1° Elle fonctionne en marche continue, c'est-à-dire 24 heures par jour, en dehors de toute surveillance et en l'absence même de toute personne dans les locaux renfermant les machines ;

2° Elle peut être mise en marche automatiquement.

Son principe mécanique est basé sur le fonctionnement d'une pompe aspirante et foulante appelée compresseur, qui aspire le gaz liquéfiable à l'état de vapeurs, pour le comprimer dans un serpentin spécial ou condenseur. Le liquide ainsi obtenu s'évapore en produisant du froid dans un autre serpentin réfrigérant, d'où il est continuellement repris par le compresseur. L'appareil Audiffren et Singrum se compose de deux capacités sphériques réunies par un arbre creux, l'une jouant le rôle de réfrigérant et l'autre de condenseur.

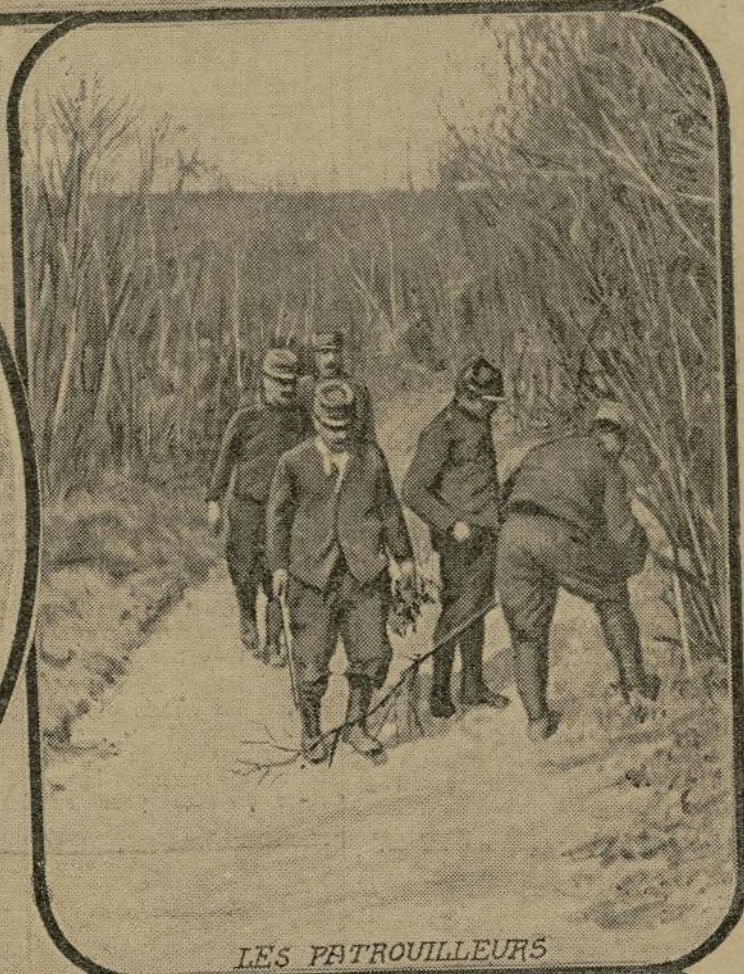
L'ÉCOLE DES CHIENS-SENTINELLES



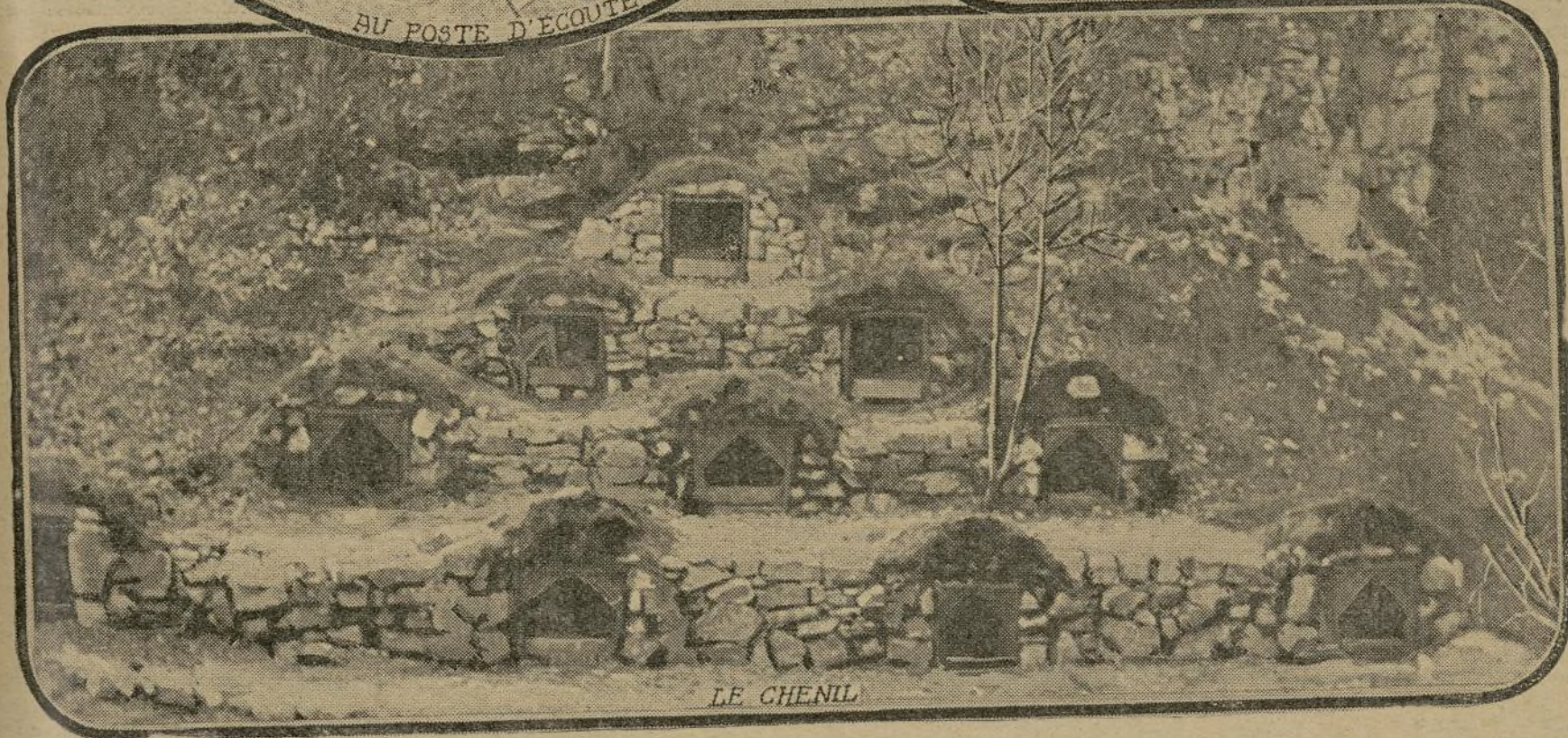
L'INFIRMERIE



AU POSTE D'ÉCOUTE



LES PATROUILLEURS



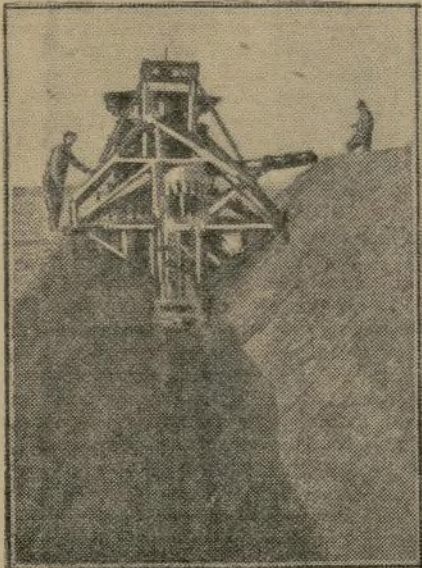
LE CHENIL

Les élèves à quatre pattes ont une journée bien remplie; fidèles aux postes d'écoute, ils guettent l'approche des patrouilleurs; leur docilité est exemplaire et leurs progrès sont rapides. On leur a installé des niches confortables, et, quand il leur advient d'être malades, ils reçoivent, à l'infirmerie, des soins attentifs.

BULLETIN DES INVENTIONS

Machine pour creuser des tranchées

Il est fort probable que les soldats qui se battent sur les champs de bataille européens peuvent simplifier la nécessité de creuser des tranchées en utilisant des machines. Deux puissantes machines pour creuser les tranchées ont fonctionné pendant un certain



temps dans les camps canadiens où s'entraînaient des hommes qui sont partis tout dernièrement pour le front, en Europe. Ces camps ont déjà fourni 100.000 hommes, et il y en a actuellement 150.000 qu'on est en train d'entraîner. Ces hommes ont été complètement habitués à la vie des tranchées, mais les tranchées ont été creusées par les machines en question, de sorte qu'on a pu leur épargner le dur travail de la pelle.

Cette invention est due au général Sam Hughes, commandant de la milice canadienne. Elle a fourni d'excellents résultats, et il est hors de doute que les machines seront envoyées, sous peu, en Europe, avec les hommes qui savent les employer. Ils travaillent sous les ordres du lieutenant-colonel Low, d'Ottawa.

Deux de ces machines ont pu creuser, en dix jours, au camp de Sewall, des tranchées d'une longueur de 7 milles, profondes de 1 m. 30 et larges de 60 centimètres au fond. Elles sont mises en mouvement par leurs propres moyens et creusent des tranchées de n'importe quelle profondeur et quelle largeur, avec parois verticales ou inclinées. Elles peuvent rejeter la terre et les pierres de l'un ou de l'autre côté, et même des deux côtés à la fois de la tranchée.

Un costume flotteur pour naufragés

Un peu avant la guerre, un inventeur belge, M. Everaert, faisait breveter dans son pays, sous la dénomination de « costume flotteur de marine », un appareil composé de trois plaques d'un végétal spécial cousus à l'intérieur de n'importe quel vêtement, entre la doublure et l'étoffe.

Ce sont les propriétés particulières au végétal employé, ainsi que son imperméabilisation — obtenue par un procédé qui est le secret de l'invention — qui font flotter le naufragé sur l'eau. Le marin ou le passager revêtu de ce costume flotteur surnage horizontalement, demeure maître de tous ses mouvements, peut se retourner sur le ventre ou prendre la position verticale, séjourner indéfiniment sur l'eau jusqu'à l'arrivée des secours les plus lents à venir. Bien plus, deux autres naufragés peuvent s'accrocher à lui sans le faire couler et attendre ainsi les sauveteurs. Le vêtement peut se déchirer ; tant que le flotteur adhère aux épaules ou à la poitrine du naufragé, celui-ci surnage.

Les expériences faites en 1911, 1912 et 1913, en Belgique et en Hollande, ont été concluantes. La marine belge avait adopté l'appareil.

L'eucalyptus guérit la cérébro-spinale

Une heureuse nouvelle nous vient d'Australie. Le directeur du laboratoire de bactériologie de l'Université de Melbourne a découvert que l'eucalyptus tue les germes de la méningite cérébro-spinale. Voilà un savant qui a bien mérité de l'humanité.

Lancement des canots de sauvetage

Les abominables exploits des pirates teutons, coulant sans avertissement les navires de commerce et assassinant ainsi par centaines des passagers non belligérants, ont appelé l'attention universelle sur l'augmentation des risques de naufrage en pleine mer. Par suite, le problème du perfectionnement des moyens de sauvetage a sollicité avec plus d'insistance les recherches des inventeurs.

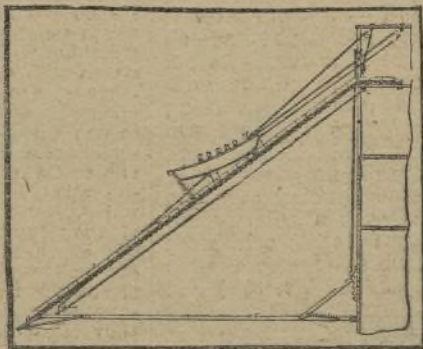
Ces moyens peuvent se diviser en deux grandes catégories : ceux qui tendent à accroître la persistance de la flottabilité d'un bâtiment (compartiments étanches, emploi de matières d'une densité inférieure à celle de l'eau, etc.), et ceux tendant à faciliter la mise à l'eau des embarcations de sauvetage.

C'est à ces derniers que se réfère l'invention de M. Ernest-Henry Hendersen, consistant en un appareil de lancement de canots de sauvetage, et particulièrement de ceux utilisés à bord des navires de haute mer ; elle concerne aussi les bateaux à vapeur de rivière et autres similaires.

Le but poursuivi par l'inventeur est triple :

1° Réaliser un appareil de lancement de canots de sauvetage portés à bord des navires à vapeur ou autres, de façon à ce qu'ils puissent aisément et avec sûreté être mis à l'eau par le bord du navire, sans emploi de bossoirs ou de porte-manteau ;

2° Réaliser un appareil au moyen duquel les canots puissent être mis à la mer chargés de passagers, sans qu'il soit nécessaire de protéger les flancs du navire ni de les larguer à une certaine distance pour empêcher qu'ils



viennent les battre sous l'action des vagues par mauvaise mer ;

3° Que l'appareil puisse être mis rapidement et convenablement en service et qu'il puisse être emmagasiné en tenant le minimum d'espace lorsqu'il n'est pas en service.

Dans la pratique, le dispositif imaginé par M. Ernest-Henry Hendersen se compose des parties suivantes : un cadre, avec extrémité articulée contre la coque du navire à la hauteur de la ligne de flottaison, permettant de faire pivoter le cadre de la position verticale à la position horizontale et vice versa ; des moyens pour faire osciller le cadre ; un plan incliné souple ; un amarrage entre une extrémité du plan incliné et le pont du navire et une liaison entre l'extrémité libre du plan incliné et la tête du cadre.

L'appareil une fois en action, le canot dans lequel les passagers ont préalablement pris place, au lieu d'être suspendu en l'air au risque de se briser contre le navire qui tangue ou qui roule, descend horizontalement par le plan incliné et touche l'eau assez loin du navire. (Brevet 476.327.)

Un sac blindé pour les troupes d'infanterie

Se basant sur ce fait que le sac du fantassin, tel qu'il est, constitue déjà pour l'homme un moyen de protection d'une réelle efficacité — on n'en est pas à compter, dans la présente guerre, les exemples significatifs de cet ordre, — M. Emile Jassier s'est donné pour but, en établissant son sac blindé, d'augmenter sensiblement cette protection. Pour ce faire, il renforce le sac par des parois de fermeture pouvant résister aux balles ou aux éclats d'obus.

Pratiquement, son invention consiste à remplacer la carcasse actuelle du sac d'infanterie, établie en carton et toile, par une carcasse faite en métal, par exemple en acier chromé ayant de 1/10 de m/m. à un demi-millimètre d'épaisseur ou en métal ondulé ou strié, et surtout à combiner cette carcasse avec des portes à charnières suffisamment flexibles, s'appliquant les unes sur le dos du fantassin, et servant, les autres, à accéder dans le sac pour le remplir ou le vider.



Le profil reproduit ci-contre montre que la forme du sac n'est nullement modifiée par le système de blindage.

M. Emile Jassier estime que l'utilisation de son invention n'entraînerait pas une augmentation bien appréciable du prix de revient du sac. Il fait valoir aussi une considération d'ordre psychologique qui vaut d'être reproduite :

« Cette augmentation, est-il dit dans la notice de son brevet (n° 476.266), sera, du reste, largement compensée par le fait que le soldat, sachant qu'il posséderait avec son sac un élément de protection appréciable, se garderait bien de l'abandonner. »

Bidon-musette

Le bidon que nos poilus portent en sautoir n'est pas d'une commodité irréprochable ; il a plus d'un inconvénient, dont le principal est que si la courroie qui le retient passe sous le ceinturon, le goulot ne peut être sans difficulté porté aux lèvres, tandis que si la courroie est libre, afin de faciliter cette manœuvre familière, le bidon se déplace autour de la hanche ; il est dur, trop léger à vide, et encombrant.

Le bidon-musette imaginé par M. Chenevoy se compose d'une poche en caoutchouc spécial revêtue elle-même d'une poche en étoffe et d'un goulot en aluminium, fermé d'un bouchon.

A l'avant se trouve un second compartiment formant musette.

La contenance est de trois litres, ce qui permet au militaire du front d'emporter dans la tranchée une quantité de liquide sain et de bon goût, le mettant à l'abri de la soif. Le liquide se conserve parfaitement et reste frais, grâce au caoutchouc. L'appareil peut être utilisé comme musette ou, après usage, se rouler comme un mouchoir ; il peut ainsi se placer facilement en poche ou dans le sac ; son poids est de 150 grammes environ.

Il peut se porter soit en bandoulière, soit au ceinturon ; son dispositif d'attache l'équilibre parfaitement au corps, de telle sorte qu'il ne se déplace pas, comme le bidon ordinaire, lorsque le militaire se livre à des mouvements violents ; de plus, il ne le blesse pas. Le caoutchouc est très résistant ; en outre, il ne s'use pas, puisqu'il est maintenu dans une gaine, et, en cas de détérioration, son remplacement est facile et peu coûteux.

Poussette pour le transport des blessés

On ne déploiera jamais trop d'ingéniosité, ni d'activité en vue du perfectionnement des moyens propres à l'évacuation immédiate des blessés : elle ne se fera jamais avec trop de douceur et de promptitude. La « poussette » inventée par le D^r D..., chef de service



des hôpitaux de Vesoul, réalise à ce point de vue une amélioration nouvelle : on n'a, jusqu'à présent, rien trouvé qui soit plus pratique et plus commode, et l'expérience qui en vient d'être faite au front est vraiment concluante.

La construction de cette « poussette » est aussi simple que possible.

Les idées DE NOS LECTEURS

(S.G.D.E) Sans garantie d'« Excelsior »

Le pointage des canons

M. Artiguelongue nous soumet l'idée d'un dispositif très simple destiné au pointage des canons en distance sans calculs préalables. Il consisterait simplement à adapter sur l'un des côtés de la culasse du canon un secteur fixe gradué et une aiguille mobile sur son pivot, l'aiguille restant toujours verticale, quelle que soit l'inclinaison de la pièce ; suivant l'inclinaison du canon le chiffre inscrit sur le secteur, venant se mettre en regard de la pointe de l'aiguille, indiquerait la distance désirée.

Supposé que l'on commande « feu » à 2.500 mètres, le pointeur n'aurait tout simplement qu'à incliner la pièce jusqu'à ce que le chiffre 2.500 vienne se poster sur l'aiguille.

Avion de bombardement

Le monoplan à triple fuselage de M. Truchet répond à tout ce qu'on peut exiger d'un appareil de bombardement : il a trois ou quatre fois l'envergure des aéroplanes de reconnaissance, peut emporter dix hommes, cinq mitrailleuses pour le combat aérien et un poids considérable de munitions.

L'équipage du croiseur aérien de M. Truchet se compose de trois mécaniciens, un observateur, cinq mitrailleurs un bombardier.

Un poste d'observation mobile

Un brave soldat qui a vu le feu, qui a même été grièvement blessé, M. Gallet, nous écrit pour nous exposer une idée à lui suggérée par les dangers qu'il a vu courir aux observateurs opérant sur des postes fixes.

Il s'agit d'établir sur une forte automobile un poteau ou une flèche de 7 ou 8 mètres de hauteur au haut duquel une nacelle blindée serait hissée par un moteur. Ce serait ainsi, à proprement parler, un poste d'observation mobile, d'une teinte évidemment aussi neutre que possible et susceptible de se déplacer rapidement. L'auto se défile comme un canon et la nacelle de l'observateur, outre qu'elle est blindée, demeure en l'air, c'est-à-dire vulnérable, le minimum de temps.

Adresser les projets à M. Roger Darseyne, à Excelsior, 88, avenue des Champs-Élysées.

Le gérant : HIPPEAU.

Imp. 13, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Le voyage du Président de la République dans le Nord



LES RUINES DE NIEUPORT



M. POINCARÉ (X) VISITER UNE AMBULANCE DANS LES DUNES

M. Poincaré vient de faire une nouvelle visite au front et, cette fois, il a tenu à porter les remerciements de la France à ceux qui « font le mur » dans les secteurs du Nord. Ainsi, le président de la République put-il vérifier l'étendue des désastres qui s'abattirent sur des cités, jadis coquettes, aujourd'hui monceaux de décombres, et visiter des ambulances modèles installées, avec un confort au-dessus de tout reproche, dans les dunes belges.

LA LOI DALBIEZ est définitivement votée

La Chambre adopte sans modifications
le texte arrêté par le Sénat.

Avant d'aborder l'examen de la loi Dalbiez modifiée par le Sénat, la Chambre a adopté hier, sans débat, le projet de loi étendant aux militaires prisonniers le bénéfice de la loi du 4 avril 1915 sur le mariage par procuration et la proposition de loi réduisant les droits d'entrée sur le papier destiné à l'impression des journaux. Une courte discussion s'est ensuite engagée sur le projet fixant, pour la durée de la guerre, la procédure d'expropriation des terrains nécessaires à la création de cimetières destinés à l'inhumation des soldats des armées alliées ou à l'agrandissement des cimetières communaux existants.

A ce propos, M. Millerand a rendu, en ces termes, hommage aux combattants alliés tombés sur notre sol :

En offrant aux combattants des armées belge et britannique tombés glorieusement sur notre sol pour la défense de la cause commune l'asile du suprême repos, la France entend rendre un nouvel et éclatant hommage à la bravoure de nos alliés. (Applaudissements.)

Elle entourera les restes de leurs soldats, comme ceux de ses propres enfants, d'un culte pieux, qui ressemblerait encore, si c'était possible, les liens étroits noués entre nos pays par la communauté des épreuves, des sacrifices et du but. (Vifs applaudissements unanimes.)

Après avoir chaleureusement applaudi ces nobles paroles, la Chambre a adopté, à mains levées, le projet qui lui était soumis et qui va permettre de créer, à proximité des champs de bataille, des lieux consacrés où seront inhumés les soldats des armées françaises et alliées tombés devant l'ennemi.

Puis elle a passé à la discussion de la loi Dalbiez, retour du Sénat. Au nom de la commission de l'armée, le rapporteur, M. Henry Paté, a conclu à l'adoption du projet tel qu'il a été modifié par la haute assemblée.

Mais M. Peyroux, sourd à cet appel, a demandé qu'on n'obligeât pas les hommes réformés n° 2 depuis le 1^{er} janvier 1915 à passer un nouveau conseil de revision. Sur les instances du rapporteur, qui a fait valoir que la loi était impatiemment attendue sur le front et à l'intérieur et qu'il importait de la voter sans y rien changer, l'amendement de M. Peyroux a été repoussé à mains levées.

Un autre amendement a été déposé par M. Lugol à propos du salaire des ouvriers travaillant dans les établissements de la guerre. M. Lugol aurait voulu « rétablir le principe d'égalité entre tous les militaires, qu'ils soient sur le front, détachés dans des usines ou employés dans l'agriculture ».

M. Millerand lui a objecté que son amendement ne réaliserait pas le but qu'il se proposait :

Vous demandez, a ajouté le ministre de la Guerre, que les mobilisés rappelés à l'usine ne touchent pas un salaire supérieur à ce que touchent leurs camarades restés au front. Cette mesure pourrait avoir sur la production les plus graves répercussions. (Mouvements divers.) Ce n'est pas cette question qui est tranchée par le paragraphe en question adopté par le Sénat. Ce paragraphe dit que le salaire normal et courant doit être assuré aux travailleurs. En admettant même que les mobilisés rappelés à l'usine ne touchent pas ce salaire, est-ce que vous allez en faire profiter leurs patrons ? (Vifs applaudissements à l'extrême gauche et à gauche.) Les salaires dus par les entrepreneurs travaillant pour le compte de l'Etat doivent, en tout cas, être payés par eux. Si votre amendement était adopté, la question que vous avez soulevée ne serait pas tranchée, alors que le maintien du paragraphe dont vous demandez la suppression ne tranche pas contre vous la thèse que vous avez développée. (Très bien ! Très bien !)

Satisfait par ces déclarations, M. Lugol a retiré son amendement. Et l'ensemble du projet de loi a été adopté à mains levées, sans aucune modification. Il devient donc définitif.

La séance s'était jusque-là déroulée dans le calme. Mais les choses n'allaient pas tarder à se gâter. L'ordre du jour appelait la discussion des crédits pour les deux nouveaux sous-secrétariats d'Etat récemment créés au ministère de la Guerre, M. Peyroux est monté à la tribune pour critiquer acerbement l'organisation du service de santé et reprocher à M. Millerand de garder des collaborateurs incapables.

Passant en revue les trains sanitaires, « composés de fourgons sans suspension et sans intercommunication, les trains permanents, admirablement installés, n'étant jamais envoyés au front et ne servant qu'à être exposés dans les gares », — les hôpitaux, réquisitionnés à prix d'or et, malgré tout, insuffisants, — le personnel infirmier, composé de « braves gens qui n'avaient qu'un tort, celui de ne rien connaître de leur métier », — etc., M. Peyroux a résumé en ces termes « l'histoire » du service de santé :

Avant la guerre, la plus incomplète imprévoyance ; depuis la guerre, l'incurie et la routine. Comme conséquence, des morts innombrables, et un gaspillage considérable de millions. Comme sanction, un ministre gardant toute son administration, la couvrant et donnant

honneurs et grades à ceux qui se sont signalés par leur négligence et leur imprévoyance. (Applaudissements sur divers bancs à gauche.)

Et il a terminé en demandant le renvoi de tout le personnel de la septième direction, sans exception.

Après lui, M. Navarre, plus agressif encore, est venu développer une véritable interpellation dirigée contre le ministre de la Guerre qui, impassible à son banc, se contentait de prendre des notes.

Mettant hors de cause le nouveau sous-secrétaire d'Etat, « innocent comme l'enfant qui vient de naître », M. Navarre a débuté en déclarant qu'il ne voulait s'en prendre qu'au ministre, seul responsable, et qu'il a, tout de go, accusé d'impéritie et d'insuffisance.

Tant que l'orateur a prétendu que le service de santé était dépourvu sur le front de tout moyen de transport pour les blessés, tant qu'il a violemment attaqué le docteur Troussaint, directeur de ce service, ou qu'il a reproché à M. Millerand d'avoir obstinément résisté à toutes les suggestions du Parlement, la Chambre, quoique houleuse, a continué à présenter le spectacle d'une assemblée délibérante. Mais à propos de la situation des chirurgiens et médecins des hôpitaux qui n'ont pas reçu, pour la plupart, d'affectation correspondante à leur carrière médicale. Un violent incident a mis aux prises M. Moutet, socialiste unifié, et M. Bousset, radical-socialiste, qui, dressés l'un contre l'autre, s'invectivaient au milieu du bruit ; celui-ci, exaspéré par une répartie qui s'est perdue dans le vacarme, s'est même précipité vers son adversaire dont ses collègues Diaque et Candace l'ont séparé à temps. On entendait dans la mêlée la voix de M. Delahaye criant à tue-tête :

— Et l'union sacrée ? Et l'union sacrée ?

Au milieu du tumulte, M. Navarre s'égosillait, déclarant :

— La tribune est restée trop longtemps silencieuse. Vous voulez abriter sous le vocable d'union sacrée toutes les incompétences, toutes les incuries !

Et comme tout le monde vociférait à la fois, M. Deschanel, agitant sa sonnette à tour de bras, s'est écrié :

— Je demande à tous mes collègues, sur quel banc qu'ils siègent, de penser à ceux qui se battent et de respecter les écharpes de deuil qui sont ici !

Tout en applaudissant ces paroles, la Chambre est restée sourde à l'appel de son président, qui, désespérant de rétablir le calme, a proposé de renvoyer la suite de la discussion à une prochaine séance, pour laquelle il a suggéré la date du 26.

Cette proposition, mise aux voix, a été repoussée, après pointage, par 273 suffrages contre 188. Et par 385 contre 122, la Chambre s'est finalement ajournée au vendredi 20. — ANDRÉ DORIA.

LES MENÉES ALLEMANDES AUX ETATS-UNIS

WASHINGTON. — Les Allemands organisent rapidement l'agitation contre le blocus anglais. Hier, à New-York, à la suite d'une importante réunion d'importateurs, une pétition a été adressée au président Wilson, lui demandant de « prendre des mesures énergiques dans l'intérêt du commerce américain ».

L'Association des manufacturiers de l'Illinois, qui est particulièrement intéressée à l'exportation des viandes, a adressé une demande semblable au secrétaire d'Etat. Dans le sud, l'anxiété qui règne dans le commerce du coton est habilement exploitée. (Times.)

Nouvelles parlementaires

Une délégation anglaise au Palais-Bourbon

Le groupe socialiste unifié a entendu hier le ministre des Travaux publics sur la question des charbons et a procédé à un échange de vues à ce sujet.

Le groupe a ensuite reçu plusieurs délégués anglais. Le président leur a souhaité la bienvenue. M. O. Grady, membre de la Chambre des communes, a répondu et déclaré que le peuple anglais était décidé à soutenir la guerre, qu'il considère comme une lutte de défense des démocraties contre l'impérialisme allemand.

M. Sembat, ministre des Travaux publics, a répondu en disant la joie qu'il éprouve de voir les travailleurs anglais et français réunis dans la lutte en faveur d'un idéal commun de liberté.

La limitation des débits de boissons

La commission de l'hygiène a accepté, après modification, l'amendement Puech sur la limitation des débits de boissons.

Elle a pris connaissance des rapports Guiraud et Dupuy sur le maintien prolongé des malades et blessés dans les formations sanitaires de l'intérieur, la fourniture de pilons aux amputés, l'approvisionnement en charbon des formations sanitaires de l'intérieur. Elle a décidé d'intervenir sur toutes ces questions auprès du sous-secrétaire d'Etat au service de santé.

DANS LA MARINE

Promotions. — Sont promus au grade de capitaine de vaisseau : les capitaines de frégate Jobard et Réveillé ; au grade de capitaine de frégate, les lieutenants de vaisseau Ollivier et de Pianelli ; au grade de lieutenant de vaisseau, les enseignes de vaisseau de 1^{re} classe Lambert, Doumerc, Salaün et Audry.

LE TORCHON BRULE dans les partis politiques allemands

COPENHAGUE. — Les dissensions à l'intérieur du parti national-libéral allemand, quant à la politique du groupe à l'égard du chancelier, continuent de se manifester dans la presse. Une dépêche de Berlin à l'agence Wolff déclare qu'un certain nombre de députés nationaux-libéraux au Landtag de Prusse et au Reichstag ont blâmé ouvertement les attaques que certains membres du parti dirigent contre M. de Bethmann-Hollweg.

Il s'agit de l'attitude des députés Bassermann, Stresemann, Fuhrmann, qui représentent parmi les nationaux-libéraux l'aile droite du parti et qui ont l'appui de la grande industrie du Rhin et de Westphalie.

Socialistes inculpés de haute trahison

AMSTERDAM. — Suivant le *Vorwaerts*, un certain nombre de socialistes berlinois, parmi lesquels se trouve un ancien rédacteur en chef du *Schwabische Tagwacht*, ont été arrêtés sous l'inculpation de haute trahison. Ils sont inculpés, dit le journal, d'avoir publié une brochure contenant un article du *Berliner Tagwacht* critiquant sévèrement l'attitude des chefs du parti socialiste.

Un tardif démenti du kaiser

AMSTERDAM. — La *Gazette générale de l'Allemagne du Nord* déclare que le télégramme du kaiser à la reine de Grèce qui a été publié dans les journaux de Bucarest et reproduit par toute la presse a été inventé de toutes pièces.

Le même journal déclare également sans fondement les bruits suivant lesquels l'Allemagne aurait fait des propositions de paix à la Russie par l'intermédiaire du roi de Danemark.

Le gouvernement allemand, dit la *Gazette*, ne repoussera certainement pas les propositions raisonnables de paix qu'on lui fera. Le temps ne viendra pour le gouvernement allemand de faire ses propres propositions que lorsque les gouvernements ennemis seront disposés à reconnaître l'échec de leur belliqueuse entreprise.

Le général Auffenberg est acquitté

ZURICH. — Une dépêche de Vienne à l'agence Wolff annonce l'acquiescement du général Auffenberg, ancien ministre de la Guerre.

D'après les journaux autrichiens, les poursuites contre le général Auffenberg étaient fondées sur la révélation de secrets militaires faits par ce général pendant l'automne de 1912 à un colonel en retraite.

NOUVEAU BLUFF ALLEMAND

AMSTERDAM. — Un ordre du jour aux armées allemandes, publié dans les Flandres, dit :

« Notre œuvre est pratiquement terminée maintenant à l'est, et nous sommes sur le point de commencer dans l'ouest. La paix est certaine en octobre. »

COMMENT IL FAUT SOUSCRIRE

AUX

Obligations de la Défense nationale

Il faut souscrire comme nos soldats se battent : avec confiance, avec persévérance, avec la « furia française ».

Souscrivez avec confiance. Que vous ont dit nos soldats, revenons du front : « Nous les aurons, nous les vaincrons ». Faites preuve à votre tour d'un indéfectible espoir et témoignez, par l'abondance même de vos efforts au Trésor, de votre noble et fière certitude de la victoire définitive. Prouvez à l'ennemi que la France tout entière lutte avec ses ressources et qu'elle garde intacte sa foi dans un avenir triomphant et vengeur.

Souscrivez avec persévérance. Le soldat, momentanément éloigné des tranchées n'a qu'un désir : reprendre sa place et se battre au plus tôt. Lorsque vous aurez apporté vos économies pour avoir des Bons, ou mieux encore des Obligations de la Défense Nationale, n'ayez de tranquillité qu'après avoir épargné encore pour souscrire de nouveau, c'est-à-dire pour lutter encore.

Souscrivez avec la « furia française ». Oh ! les braves gens que nos soldats. Vous êtes-vous jamais représenté cette ruée grandiose de nos enfants, qui sous les ouragans de feu, s'élançant aux accents de la *Marseillaise* et baïonnette en avant sur l'ennemi retranché dans ses tanières. Ils chantent ; ils chargent ; ils tuent ; ils sauvent la France. Que ceux qui sont loin du front chargent à leur tour par l'or de leurs réserves et par toutes leurs forces financières, et qu'eux aussi contribuent à libérer la France. Souscrivez.

La Vie Universitaire

L'EXPANSION FRANÇAISE

L'école doit ouvrir toutes grandes les portes sur la vie et marquer les routes à suivre.

Il est non seulement permis de s'occuper de l'avenir, mais encore il est très recommandable de le préparer. Convenons que M. Albert Sarraut s'y applique de son mieux. Il est un ministre de l'Instruction publique qui voit loin et qui a des idées larges. Il ne manque même pas de hardiesse en ses idées. Et, déjà, il cherche, pour l'activité de la jeunesse, une orientation nouvelle. Déjà il veut que l'enseignement même dirige la jeunesse vers ces travaux qui rétabliront vite la France victorieuse dans sa fortune et dans sa splendeur.

Tout lui est motif de disputer de la rénovation française par la jeunesse énergiquement guidée. M. Pierre-Allye vient d'écrire sur la *Provocation allemande aux colonies* un livre dont je lui fais bien mon compliment. Ce livre est pour beaucoup, hélas ! un livre révélateur. Mais il révèle avec ordre et précision. Il est terriblement documenté. Et chacun avouera, l'ayant lu, que la provocation allemande aux colonies n'est pas un vain mot et que ces Allemands, en effet, sont de bien grands provocateurs devant l'éternel vieux bon Dieu ! N'opposons-nous pas désormais, à ces provocations, une action triomphante ? M. Pierre-Allye le souhaite. M. Albert Sarraut l'espère. Et, déjà, son espoir se transforme en certitude.

M. Albert Sarraut a mis, au livre si informé et si judicieux de M. Pierre-Allye, une longue et naturellement vibrante préface qui est un véritable manifeste et qui est presque tout un programme d'action française.

M. Albert Sarraut voit, dans des temps prochains, la France métropolitaine et la France coloniale unissant leurs forces laborieuses. M. Sarraut est aisément éloquent et il n'écrit rien qui ne soit très chaleureux. Toutes ses phrases sonnent et résonnent. Mais l'essentiel, n'est-ce pas ? est qu'elles disent bien ce qu'elles veulent dire. Or, M. Albert Sarraut a beau être éloquent, il est clair, et ses pensées sont fermes. Ecoutez : « C'est pour l'affranchissement et le salut des nations menacées par une hégémonie barbare que la France a tiré son éblouissante épée. C'est pour relever vers la lumière les fronts d'une humanité courbée dans la ténacité des servitudes primitives qu'elle a franchi la mer et pénétré les mondes lointains. Son âme, à travers l'histoire, comme à travers les continents, demeure une et indivisible. Et c'est pourquoi il faut que la France totale, englobant la grande et la plus grande France, demeure une et indivisible dans l'amour, le dévouement et la fierté de tous ses fils. » Bon ! et cette union intime, comment s'accomplira-t-elle ?

M. Albert Sarraut appelle tous les Français jeunes à agir outre-mer. Et il compte que les générations nouvelles, animées de l'ardeur d'entreprendre, recevront de Paris l'impulsion nécessaire, et qu'ainsi leur effort deviendra d'autant plus efficace qu'il sera plus discipliné.

Mais voici que, déjà, il faut effectuer les réformes qui doivent précéder toutes les autres, parce qu'elles rendront toutes les autres plus facilement et plus rapidement réalisables. On se plaît à entendre un ministre proclamer qu'il faut réformer les bureaux. A la vérité, M. Albert Sarraut est ministre de l'Instruction publique et ce n'est point des bureaux du ministère de l'Instruction publique qu'il parle. Mais il n'y a peut-être rien à réformer dans son ministère. Et puis, M. Pierre-Allye a écrit un ouvrage sur les colonies et non pas sur la rue de Grenelle...

Seulement, j'avais bien raison de dire que la préface de M. Sarraut est un manifeste, et il parle utilement pour bien des gens lorsqu'il parle de ces bureaux qui tiennent tout ensemble de la tradition « la supériorité de la permanence, la stagnation de la doctrine et l'infirmité de l'isolement ». Les bureaux réformés — et cette tâche sollicite les grands courages — le Parlement lui-même pourra être un excitateur d'énergie. M. Sarraut indique au Parlement son rôle et il le conçoit d'une façon bien audacieuse et bien ingénieuse tout à la fois. Au reste, dans les projets de M. Sarraut, il n'est rien que de très flatteur pour le Parlement ; M. Sarraut se fie volontiers au Parlement, et je serais surpris que M. Sarraut plaçât mal sa confiance.

Mais M. Sarraut, encore qu'il cultive assidûment l'idéal, est fort réaliste aussi. Et il sait que les parlementaires se borneront toujours à diriger l'activité des Français majeurs et qui votent. Ils ne surexciteront que par hasard l'esprit d'initiative des enfants en bas âge. Pour ceux-ci, il faut d'abord que l'école intervienne.

Or, l'école, à cet égard, n'a pas rempli sa mission tout entière. Coloniale, M. Sarraut vous dira que l'école a été très éloignée de remplir cette mission. Ministre de l'Instruction publique, il ajoutera que ce n'est point à faute de l'école.

Sans doute. Et il est certain que l'école a tant de choses à enseigner aux écoliers ! Tant de choses ! Trop, de choses !

« Dans l'afflux de connaissances nécessaires dont chaque jour la civilisation, le progrès des sciences, le mouvement de la vie universelle accroissent le fardeau intellectuel de l'enfant, c'est à peine si un lambeau de programme, où quelques dates et quelques noms émaillent de sommaires linéaments géographiques, est laissé à l'histoire et au dessin de notre France coloniale. » Cela, on l'a souvent constaté, et les coloniaux en étaient tout tristes.

Mais alors, le ministère de l'Instruction publique doit intervenir. Et que son intervention soit prompte et vigoureuse ! « Il faut élargir cette part d'études, dût-on restreindre quelque chose des parts avoisinantes. » Peut-être bien que M. Sarraut n'a pas tort d'ajouter : « La question se pose dans tout le système d'enseignement. » Et encore : « Il faudra en venir à cette conception que l'enfant de l'école primaire, non plus que le bachelier ou le licencié, ne peut sortir de l'université avec un diplôme d'omniscience, que l'école a surtout pour mission de lui apprendre à s'instruire et que, jusqu'à la fin de ses jours, il devra recueillir les leçons de cette éternelle institutrice : la vie. Mais il convient qu'il connaisse avant tout les choses essentielles, et d'abord son pays. Les colonies, c'est encore son pays. Il faudra que nos fils s'offrent à cette autre France comme à la patrie maternelle. » Au moins faut-il qu'ils sachent où la trouver. L'école le leur apprendra.

Ainsi la préface ardente et sage que M. Albert Sarraut a écrite pour le livre de M. Pierre-Allye doit préparer une réforme dans notre enseignement. Il est évident que, au lendemain de la guerre, l'école devra ouvrir toutes grandes les portes sur la vie, marquer les routes à suivre, indiquer les directions à choisir. M. Albert Sarraut examine le rôle de l'école et il formule un vœu. Mais les ministres n'ont pas assez fait lorsqu'ils ont formulé des vœux. Il leur appartient d'agir pour que ces vœux s'accomplissent. La préface de M. Sarraut est un beau programme d'action française. Le ministre de l'Instruction publique peut commencer l'exécution de ce programme.

J. Ernest-Charles.

Distributions de Prix

Collège Chaptal

La distribution des prix aux élèves du collège Chaptal a eu lieu à la salle Gaveau, sous la présidence de M. Lapie, directeur de l'enseignement primaire au ministère de l'Instruction publique.

M. Coulon, directeur du collège, a prononcé une allocution dont nous détachons les passages suivants :

Saluons avec une douloureuse fierté ceux de vos frères chaptaliens que nous ne reverrons plus et souhaitons que les autres, qui continuent le grand combat pour la défense du droit et de la liberté du monde, nous soient bientôt rendus.

Saluons avec respect tous les fils du peuple de France, dont plusieurs sont presque des enfants, et qui accourent du front, entre deux combats, passer en Sorbonne leurs premiers examens, la tête bandée et la croix de guerre sur la poitrine ; héros de dix-sept ans, égaux ou supérieurs aux soldats de la Révolution, aux soldats de tous les temps, et qui font simplement, stoïquement, le sacrifice de leur vie, comme autrefois leur jeune et brillant ancêtre, le général Marceau, qui disait sur son lit de mort :

N'ai-je pas assez vécu, puisque je meurs pour la patrie ?

Avant la lecture du palmarès, M. Fournels, de l'Opéra, a chanté la *Marseillaise*, dont le refrain a été repris en chœur par toute l'assistance.

Elèves le plus souvent nommés :

CLASSES ÉLÉMENTAIRES : Cottance, Gérard, Quatravaux, Charbonneau, Balensi, Weil, Jacqueminet, Kayser, Blondeau, Legros. ANNÉE PRÉPARATOIRE (6^e B) : Monfils, Boursier, Boulan, Desgranges, Muraton.

PREMIÈRE ANNÉE (5^e B) : Bonot, Commun, Bonifas, Dorn, Noblet, Lallouette, Portal, Perret, Hary, Prud'homme, Martinet, Lavarenne, Szlagowski, Raboux, Balquet, Moïsi, Dermouchère, Camguilhem, Moch, Maillard, Chéneaux, Gaultier (Raymond), Janin, Laridan, Papillon, Pontillon, Leturquier.

DEUXIÈME ANNÉE (4^e B) : Bouvier, Longepied, Herbin, Bibard, Arbey, Rouiller, Maincent, Carlier, Guibé, Marty, Breusse, Moyeux, Gagnan, Bos, Plagnet, Jayot, Pernot, Blanc, Agard, Chartier, Dexpert, Junker, Sy, Desbordes, Keyling, Mercier, Longuet, Delas, Bailly, Betschen, Weissbuch.

TROISIÈME ANNÉE (3^e B) : Couvret, Eustace, Bonnal, Brouhot, Badel, Treuil, Comat, Fiocore, Perrichet, Huillet, Bonnaud, Meunier, Viel, Lefèvre, Joly, Garreau, Godard, Ouzet, Constant, Jond (Raymond).

QUATRIÈME ANNÉE (2^e D) : Pocholle, Balin, Châtel, Schlossberg, Hamelin, Collet, Poirier, Ratineau, Guérand des Lauriers, Louvet, Dupuy, Sommer, Chastel, Faux, Paraz, Mathieu, Abelcos, Nampon, Génin, Leseur, Gauraud, Gelpy.

CINQUIÈME ANNÉE (1^{re} D) : Fournier, Couvret, Chédot, Aubert, Miller, Testas, Boutry, Champ, Descourts, de Castelnau, Godard, Deshayes, Sadon, Berthoud, Potvin, Beney, Berger, Gagnepain.

SIXIÈME ANNÉE (Philosophie B, Mathématiques B) : Bayer, François, Basset, Abeloos, Fischer, Guyet, Bacie, Angibault, Belliot, Farcy, Azry, Guyot, Raynaud, Rouleau, Morisset.

SEPTIÈME ANNÉE (Cours de l'Ecole Polytechnique) : Zabé, George, Cottinet, Morel. — Cours de Saint-Cyr : Augendre, Andrieu, Desmur. — Cours de Saint-Cloud, Institut agronomique, Ecole de physique et chimie : Coignard.

HUITIÈME ANNÉE (préparation à l'Ecole Centrale) : Gardelle, Méker, Peyré.

Laureats des prix de fondation.

PRIX BOILLOT : Leseur (Marcel), quatrième année, 1^{re} D. PRIX CHARLES BOUCHER : Benoist (Roger), cinquième année, 1^{re} D.

PRIX D'HERBÉCOURT : Boutry (Pierre), cinquième année, 1^{re} D. PRIX MATHIEU WEILL : Morel (Etienne), septième année, Polytechnique.

MÉDAILLE OFFERTE PAR M. DE COUBERTIN : Cottinet (Paul), septième année, Polytechnique.

LES COLONIES SCOLAIRES

Il faut que les enfants jouent, mais qu'ils travaillent les matières de leur programme.

Ainsi que l'a exposé *Excelsior*, des professeurs de l'enseignement secondaire non mobilisés, mais désireux d'employer leurs vacances au mieux de l'intérêt général, ont organisé des colonies scolaires, soit à la mer, soit à la montagne, pour les enfants dont les parents sont, cette année, dans l'impossibilité de les y accompagner. Plusieurs de ces colonies scolaires secondaires fonctionnent déjà : les enfants prennent leurs vacances comme si leurs parents étaient auprès d'eux pour les surveiller ; mais aussi ils travaillent, revoyant les matières déjà vues pendant l'année ou en préparant de nouvelles, inscrites au programme de la classe suivante.

C'est qu'en effet les vacances ne se passent pas comme d'anciens le croient, comme nous avons pu trop souvent le constater : semaines de paresse où les enfants, sous raison de se reposer cérébralement, entassent fatigues physiques sur fatigues physiques, lesquelles ont pour conséquence immédiate, vers la mi-septembre — une fois tombés les premiers embêtements du début et de la nouveauté — l'ennui, la lassitude, lassitude des jeux, de soi, de tout, des vacances mêmes, la perte de l'entrain, l'abolition de l'enthousiasme, et, encore — mais à échéance plus lointaine avec effet sur l'année qui va commencer — le désœuvrement, l'abattement, la longue douceur de ne rien faire, de ne plus agir, réfléchir ni penser, enfin de paresser. Bien rares sont ceux qui, au triple point de vue moral, intellectuel et physique, savent sagement et hygiéniquement occuper les vacances.

N'est-ce pas, d'ailleurs, ce qu'avaient bien senti les pédagogues qui préconisèrent et créèrent les premières colonies scolaires : abstraire l'enfant du milieu dans lequel il a vécu toute l'année, le changer d'air, lui montrer des horizons et des sites nouveaux, lui faire faire des sports d'une manière rationnelle, lui assurer des fatigues non excessives, lui donner un repos proportionné à celles-ci et le maintenir « en haleine », dans le goût du labeur.

Cependant, si ces colonies scolaires, aux effets aussi heureux intellectuellement que physiquement, existaient pour les écoliers et les écolières de l'enseignement primaire, il semblait qu'elles étaient sans objet ou, à tout le moins, superflues pour les élèves de nos lycées et collèges de garçons et de filles, dont les parents sont à même — d'une manière générale — d'avoir des loisirs ou des vacances qu'ils tiennent à passer avec leurs enfants. Il n'existait pas encore de colonies scolaires secondaires, et il est certain — pour des raisons diverses — que les colonies scolaires secondaires ne seront jamais très nombreuses, et que le nombre des élèves sera, dans chacune d'elles, assez limité : ceux-ci doivent être groupés à peu près du même âge, de milieux analogues, d'éducation égale, de goûts, par suite, à peu près semblables ; et une des plus délicates difficultés, dans la tâche d'un directeur de colonies scolaires secondaires, est précisément dans la sélection des enfants ; ce ne sont plus, en effet, quand ils sont à la mer ou à la montagne, vivant une vie de famille, partageant avec leur maître et les siens la même table, dormant sous le même toit, des élèves, mais bien des enfants, garçons et filles ; ses enfants et ses enfants en vacances.

Et, puisqu'ils sont ses enfants et qu'ils sont en vacances, le professeur devra d'abord assurer le côté récréatif de sa mission : dans une colonies scolaire secondaire, une large part doit être faite à la vie et aux jeux de plein air : pêche, marche, bicyclette, bains, tennis, pelote basque, etc. Dans une colonies scolaire secondaire de la Manche, ce sont les heures des marées qui régissent, au début de chaque semaine, l'emploi du temps. Ce temps doit être employé méthodiquement : il faut s'amuser, car c'est dans l'activité du jeu que l'enfant se repose tout en surexcitant son énergie et renouvelant l'entrain de son âge ; mais il faut aussi travailler et travailler toutes les matières du programme : le français, le latin, le grec, les sciences physiques, chimiques, naturelles mathématiques, histoire, géographie, allemand, anglais. De toutes les disciplines, il n'en est pas une qui doive être négligée, et de là découle la nécessité d'avoir des collaborateurs spécialistes...

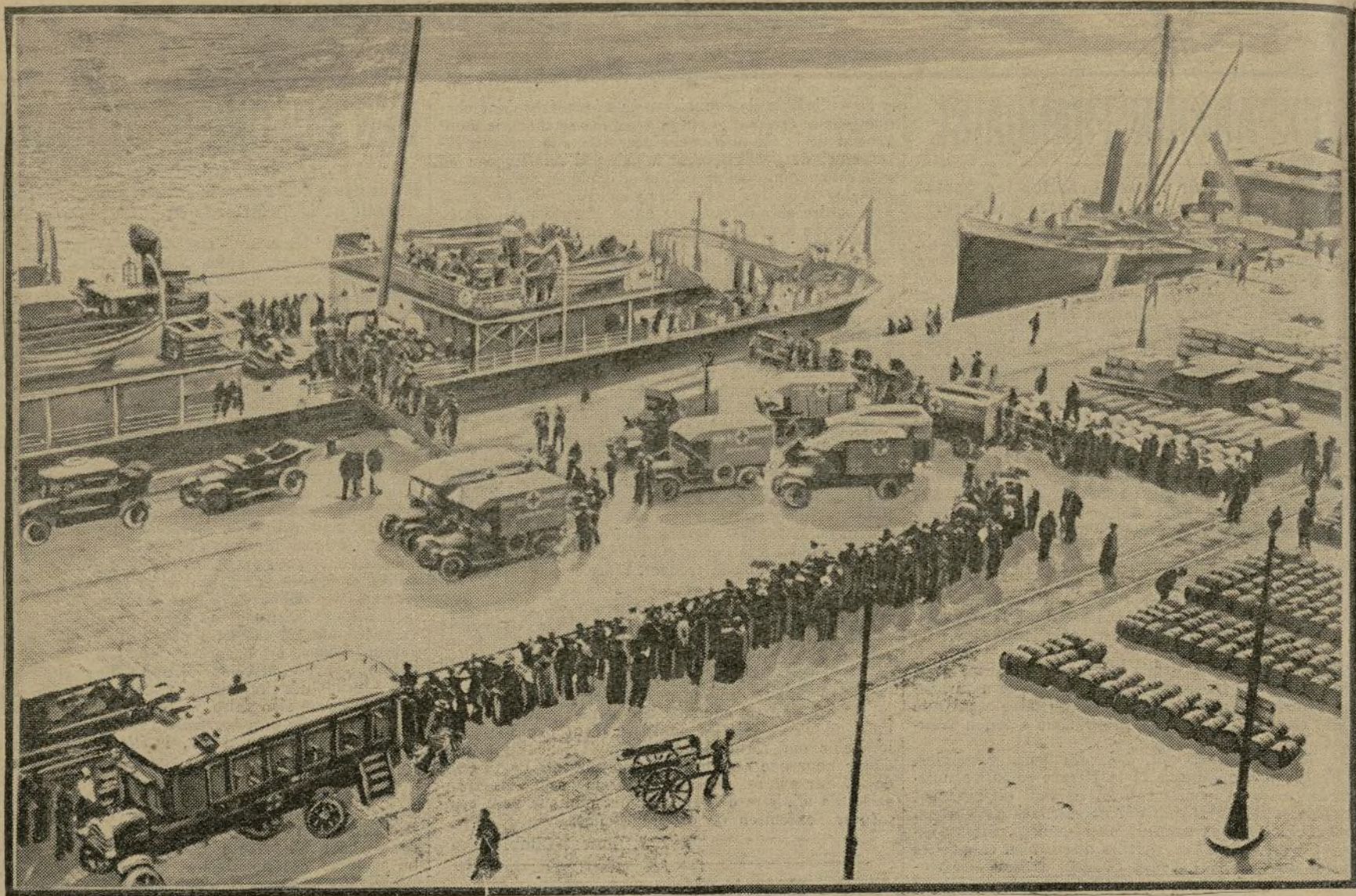
Qu'importe la complexité de la tâche ! Il ne faut que songer à préparer pour la patrie des citoyens utiles ; et le professeur qui, pendant ses vacances, accroit et dédouble son devoir universitaire de l'année scolaire pour que de ces deux mois de vacances ses disciples reviennent plus robustes, meilleurs et plus instruits, n'a pas fait une œuvre stérile.

Charles Gaubert,
Professeur au lycée du Mans.

GRATUIT

AVENIR DES JEUNES
Boulevard de la République
FIGER, 53, rue de Rivoli, Paris

Un embarquement de blessés anglais à Rouen



Près du grand quai de Rouen, où sont arrivées, des hôpitaux, de grandes voitures automobiles de la Croix-Rouge, des paquebots sont amarrés sur lesquels on embarque des blessés qui vont, en descendant la Seine, s'en retourner vers la mère patrie.

Nouvelles brèves

Générosité des dames américaines. — Une société de secours aux blessés militaires français, organisée à Charleston (Etats-Unis) par Mme Jeanne Clarence Graeser, vient de faire parvenir à la Croix Rouge ainsi qu'au Comité de Secours National un certain nombre de caisses contenant de la bonneterie et des vêtements.

Cycliste écrasé. — Hier matin, avenue Daumesnil, à Paris, un cycliste, M. Marcel Guidé, dix-neuf ans, instituteur intérimaire à Alfortville, demeurant 37, rue des Quatre-Vents, à Charenton, a été renversé et écrasé par un tramway.

Une maison qui s'écroule. — CHATEAU-THIERRY. — Hier matin, à Neuilly-Saint-Front, une maison dans laquelle des soldats étaient cantonnés s'est écroulée subitement; quatre des soldats ont été tués et un cinquième grièvement blessé.

Un chalutier sauve un aviateur anglais. — CALAIS (Dép. part.). — Le chalutier bouloonnais *Semper*, qui sauva, il y a quelques mois, au large du Havre, le vapeur anglais *Toko Maru*, qui venait d'être torpillé par un sous-marin allemand, a recueilli à 4 milles du cap Gris-Nez, un aviateur anglais qui était descendu en mer, à la suite d'une avarie de moteur. L'appareil, à l'arrière duquel s'était cramponné l'aviateur, fut également sauvé. Le premier-maire de manoeuvre du chalutier, M. Jamet, a été cité à l'ordre du jour par le vice-amiral commandant l'escadre légère.

Effet bizarre du bombardement. — CALAIS (Dép. part.). — Pendant le bombardement du 9 août, deux personnes étaient occupées à remonter de la cave de l'argenterie, des titres et une certaine somme de pièces de 5 francs. Etant obligées de faire plusieurs voyages, elles avaient déposé les objets sur une table, dans une pièce. Pendant une nouvelle absence, un obus, traversant la toiture, tomba sur la table, réduisant en miettes, broyant et dispersant l'argenterie. Plusieurs pièces de 5 francs ont été retrouvées coupées en morceaux.

Mort d'un ancien député. — TROYES. — M. Léandre Nicolas, ancien député socialiste de la deuxième circonscription de Troyes, est décédé hier à Laines-aux-Bois. Il n'avait pas été réélu en mai 1914.

Dons de béliers anglais. — LONDRES. — On a exposé hier, à Chichester, les soixante béliers qui vont partir prochainement pour la France, offerts par le roi pour les fermiers français.

D'autres personnalités font aussi, à l'exemple du souverain, des dons de béliers.

Violent incendie dans une poudrerie allemande. — AMSTERDAM. — La *Gazette de Cologne* publie une dépêche de Berlin signalant qu'un incendie, dont la cause est inconnue, s'est produit dans une fabrique de poudre à Reinsdorf, près de Wittenberg, et qu'il y a eu plusieurs tués.

Pour les troupes britanniques. — WELLINGTON. — La métropole a commandé des vêtements de peau de mouton pour les troupes britanniques qui sont en France.

Les troupes néo-zélandaises qui sont à Gallipoli auront pendant la campagne d'hiver des vêtements de peau de mouton tannée.

Le nouveau président de Haïti. — L'assemblée nationale a choisi le général Dartiguenave comme président de la république de Haïti.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— Notre brillant confrère *Marty-Lavazelle* est également un brave et brillant officier. Capitaine d'état-major dans une de nos armées de l'Est, il vient d'être cité à l'ordre du jour pour l'allant et le sang-froid dont il a fait preuve en remplissant une difficile service de liaison et pour s'être spontanément offert à remplacer immédiatement un officier d'état-major qui venait d'être tué.

MARIAGES

— Hier a été célébré, en la chapelle privée de Welbeck Abbey, le mariage du *marquis de Titchfield*, fils aîné du duc et de la duchesse de Portland, avec l'honorable *Ivy Gordon-Lennox*, fille de lord et lady Algernon Gordon-Lennox, et nièce du duc de Richmond. Le marié, lieutenant des Horse Guards, est attaché à l'état-major de sir John French.

S. M. la reine Alexandra et S. A. R. la princesse Victoria honoraient la cérémonie de leur présence.

La mariée était demoiselle d'honneur de la reine.

— Le 3 août, a été célébré, à Rouen, le mariage du *médecin auxiliaire Boppe*, interne des hôpitaux de Paris, fils du médecin inspecteur, avec *Mlle Devé*, externe des hôpitaux, fille du colonel.

NAISSANCES

— La comtesse *Victor de Chevron-Villette*, née Nodier, a donné le jour à une fille qui a reçu le nom de Charlotte.

— *Mme G. Budin*, dont le mari est au front, a mis au monde une fille qui a été appelée Geneviève.

— *Lady Moyra Cavendish* a donné le jour à une fille, à Londres.

NECROLOGIE

— Une messe de *Requiem* sera célébrée demain dimanche, à 11 h. 30, à l'église grecque de la rue Georges-Bizet, pour le repos de l'âme des volontaires hellènes morts au service de la France.

Nous apprenons la mort :

De *M. Léandre Nicolas*, ancien député de l'Aube, décédé âgé de soixante et onze ans;
Du *Rév. P. Démaison*, des Pères du Saint-Esprit, ancien missionnaire au Congo, économiste des maisons de Seyssinet et Suze, décédé à quarante-sept ans, à Gyeze (Haute-Savoie);
Du *lieutenant-colonel Pierre Locard*, directeur du parc d'artillerie n° 6, subitement décédé;
De *M. Alfred Usher Soord*, peintre anglais bien connu, mort à quarante-sept ans, à Cranmere, New Bushey, Herts;
De *M. Pierre Giboudot*, cité à l'ordre de l'armée, fils du lieutenant-colonel Giboudot;
Du *docteur Adolphe Job*, médecin-chef honoraire de l'hôpital de Lunéville, âgé de soixante-dix-sept ans;
De *M. François-Etienne Cringand*, industriel, ancien maire, ancien conseiller général, décédé à Morez (Jura).

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ».

Demandez conditions spéciales à ses bureaux.

POUR QUE CESSENT LES REPRÉSAILLES envers les prisonniers

M. Paul Bersez, sénateur du Nord, a reçu la lettre suivante de M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères :

Vous avez bien voulu, par votre lettre en date du 23 juillet dernier, appeler mon attention sur la situation d'un certain nombre de prisonniers français qui sont employés à des travaux de défrichement dans des régions marécageuses de l'Allemagne, sous prétexte de représailles.

Cette question retient toute la sollicitude du gouvernement français. Il a déjà fait entendre à Berlin d'énergiques protestations et il a informé les autorités allemandes que, d'après le témoignage des visiteurs neutres, fonctionnaires américains et représentants suisses de la Croix-Rouge internationale, il n'y a rien de fondé dans les griefs invoqués par le gouvernement impérial concernant les prétendus mauvais traitements que subiraient les prisonniers allemands internés en Afrique.

Le gouvernement de la République a prié, en outre, l'ambassade d'Espagne à Berlin de procéder en Allemagne à une enquête sur place, et il a ajouté que si les autorités allemandes persistaient dans les mesures prises par elles, la France se verrait dans l'obligation de recourir à des mesures de rétorsion. Les négociations se poursuivent actuellement, et il y a lieu d'espérer qu'elles aboutiront à un résultat satisfaisant.

Veuillez agréer, etc.

Morts au champ d'honneur

Les capitaines : *Maurice Lemayeur*, des chasseurs alpins, chevalier de la Légion d'honneur, tué en Alsace ; *Pierre Delaborde*, des chasseurs alpins, cité à l'ordre de l'armée ; *Sergent*, des chasseurs à pied, tué le 27 juillet ; *Jacques de Guigné*, officier démissionnaire, réengagé depuis le début de la guerre, trois fois blessé et retourné au front. Il avait épousé Mlle de Charette et laisse trois enfants.

Le lieutenant *Jean Lasserre*, du 10^e régiment mixte de l'infanterie coloniale.

Les sous-lieutenants : *Henri-Alphonse-Hippolyte Tissier*, de l'infanterie ; *Louis Bergeot*, tué à Ranzière (Meuse), cité à l'ordre du jour ; *Julien Thiénot*, de l'infanterie, tombé à Romilly-sur-Seine ; *Pierre Lavalette*, des chasseurs à pied, tombé le 3 juillet, âgé de dix-neuf ans ; *Pallavicini*, du 34^e colonial, cité à l'ordre du jour, tué le 4 juillet ; *Ludovic Wetterwald*, téléphoniste de l'infanterie, cité deux fois à l'ordre de l'armée, tombé le 15 juillet, à l'âge de trente et un ans.

Le sergent *Leopold Didier*, de l'infanterie, mortellement blessé le 8 août, mort à l'ambulance d'Attichy, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre.

La Guerre anecdotique

Kultur...

Un correspondant du *New-York Times* raconte qu'il s'est trouvé au village de Szvidnik, dans les Karpathes, après la retraite des Russes; il y fut témoin d'un cas vraiment typique de « kultur » :

Des soldats austro-allemands étaient assis autour d'un feu lorsque, entre un Allemand et un Autrichien, une dispute éclata, qui dégénéra en pugilat. Tout à coup, un jeune lieutenant allemand apparut. Un long interrogatoire s'ensuivit. Finalement, l'Autrichien fut emmené et attaché à un arbre pour y rester jusqu'au coucher du soleil.

Le soldat allemand, qui était l'agresseur, dut se déshabiller, ne conservant que son pantalon. On l'amena, les mains liées derrière le dos, devant le lieutenant qui, tirant son épée, la plongeait avec violence dans la poitrine du malheureux. Celui-ci poussa un cri terrible et s'affaissa sur le sol. Personne n'éleva la voix, et bientôt chacun retourna à ses affaires.

Le jeune officier, ajoute le correspondant du *New-York Times*, vint à une pompe située près de nous, lava son épée et l'essuya avec soin sur l'herbe. Il se lava ensuite les mains, puis se mit à fumer aux alentours, en se faisant les ongles.

L'hommage fleuri de l'aviateur à son camarade mort

La *Gazette de Francfort* publie le récit suivant, rapporté par un officier d'artillerie allemand blessé en Argonne :

Récemment, un avion français, en reconnaissance au-dessus des lignes allemandes, fut frappé mortellement et vint s'abattre dans les lignes allemandes.

Le pilote, mort en accomplissant son devoir, fut enterré avec les honneurs militaires. Après la cérémonie, un avion allemand alla porter la nouvelle de cette mort au camp français en laissant tomber d'une grande hauteur un message qui indiquait l'endroit où reposait le brave.

Le lendemain, les Allemands virent apparaître un avion français qui survola lentement la tombe et laissa tomber une couronne de fleurs fraîches de France. La couronne tomba tout près de la tombe à laquelle elle était destinée.

Le grand-père

Douze jolis vers extraits d'un poème qui en compte beaucoup d'autres, émus, chaleureux, patriotiques et généreux. Il s'agit d'une œuvre intitulée *Le Grand-Père*, de M. Paul Gerdard, et dite naguère à la Comédie-Française par M. de Féraudy :

Ses soldats subjugués, qu'eurent bientôt conquis
Ses petits yeux d'acier, sa bonhomie austère
Et sa simplicité, l'appellent : le Grand-Père.
Le Grand-Père, en effet, n'est-ce pas celui qui,

Les fils ayant senti que cédait leurs épaules
Sous un fardeau trop lourd, leur dit où l'appuyer,
Raffermit leur effort, et n'abdiqua son rôle
Que s'il laisse l'orgueil et la joie au foyer ?

Et s'il faut être encor, pour être le Grand-Père,
Un aïeul doux et bon quand le travail est fait,
Un père exact et dur quand la tâche est à faire,
Joffre ne fut-il pas le Grand-Père, e- effet ?

"L'homme d'osier"

De l'*Echo de Paris* :

Pendant l'un des bombardements les plus récents et les plus violents de Reims, un homme s'est fait remarquer par son courage admirable autant que silencieux. C'est l'« Homme d'osier ».

L'« Homme d'osier » est un magasin qui porte cette enseigne, au-dessus de laquelle un gigantesque bonhomme en osier, fumant sa pipe, orne la devanture de la maison bien connue des Rémois. L'autre jour, un obus boche est entré dans l'immeuble, juste au-dessus de la tête de l'homme d'osier : un éclat a déchiqueté son chapeau, lui enfouissant ce qui restait dans la tête. Ce brave n'a même pas lâché sa pipe. Enthousiasmés, les Rémois l'ont gratifié d'une superbe Croix de guerre en bois, qui a été attachée sur sa mâle poitrine.

Les Boches peuvent bombarder Reims, les Rémois n'ont rien perdu de leur vaillante humeur.

"C'est pour la France"

De M. Jean des Vignes-Rouges, dans la *Revue Hebdomadaire* :

Je vais rôder dans les chambres de blessés. Ils sont là serrés, pressés, collés l'un contre l'autre; le château en est plein. Dans ces chambres le silence règne; chacun est absorbé par sa résistance à la douleur; l'odeur d'iodeforme vous prend à la gorge.

J'interroge quelques blessés.

— Souffrez-vous beaucoup ?

— Non, me répondent-ils.

Et cependant, les linges pleins de sang qui les enveloppent, leur visage de cire, leurs mains de fièvre témoignent que leur chair a été déchirée largement. L'un d'eux me dit :

— Si j'avais eu une pareille blessure par accident, j'aurais souffert beaucoup, mais aujourd'hui la souffrance n'a pas de prise sur moi, parce que c'est pour la France.

Qui donc ne serait pas éclairé par de telles paroles ?

TRIBUNAUX

Un héros. — Le zouave Pisener, du 4^e régiment, en garnison à Rosny-sous-Bois, comparait hier devant le troisième conseil de guerre pour un délit banal. Le 27 juin, rue Vieille-du-Temple, il avait traité quelque peu cavalièrement un gardien de la paix qui l'avait prié de ne pas dormir sur un banc.

Après que l'inculpé eût reconnu le fait, M. le lieutenant Watrinne, commissaire du gouvernement au troisième conseil, se leva. Son réquisitoire fut aussi bref qu'éloquent : « Je tiens, dit-il, à lire publiquement et *in extenso* les notes du soldat Pisener. Parti sur le front le 23 septembre, il s'y battit jusqu'au 29 avril dernier, date à laquelle il fut grièvement blessé à la tête par une torpille aérienne, à Nieupoort. Son capitaine dit que sa conduite fut toujours au-dessus de tout éloge et que, le jour où il fut blessé, il se comporta en héros. Dans ces conditions, je crois, messieurs, qu'il doit beaucoup lui être pardonné. » Une touchante plaidoirie de Mlle Gabrielle Hyvrard acheva de convaincre les juges, qui acquittèrent le héros de Nieupoort.

L'artilleur quêtait. — Le 8 juillet, vers 10 heures du matin, un gardien de la paix remarquait, sur le marché au Pré-Saint-Gervais, un rassemblement d'au moins quatre-vingts personnes. Il s'avança et remarqua qu'un soldat du 2^e régiment d'artillerie lourde, Albert Dineur, faisait la quête. Déjà il avait recueilli une douzaine de francs. La mendicité étant interdite sur le territoire de la commune, l'agent arrêta l'artilleur, qui comparait hier devant le troisième conseil de guerre. Un rapport médical concluant à une responsabilité atténuée, il a été condamné à deux mois de prison.

A L'INSTRUCTION

L'affaire Graff. — M. Drioux, juge d'instruction, vient de remettre en liberté le garçon de magasin de M. Graff, le suisse Kindij, arrêté en même temps que son patron, pour commerce avec l'ennemi.

M. Graff, avant Kindij, avait bénéficié de cette mesure.

THÉÂTRES

A l'Opéra-Comique. — Les spectacles de la semaine sont fixés comme suit :

Demain dimanche, matinée à 1 h. 1/2, *le Jongleur de Notre-Dame* (MM. Fontaine, Allard, Azéma, Paillard, etc.), *la Fille du Régiment* (Mlles Tiphaine et Villette, MM. de Creus, Belhomme, Mesmaecker) et *la Marseillaise*, chantée par M. Henri Albers. En soirée, à 7 h. 1/2, *Carmen* (Mlles Brohly, Vallin-Pardo, MM. Darmel, Ghasne, et Mlle Sonia Pavloff dans la Flamenca).

Jeudi 19, matinée à 1 h. 1/2, *Manon* (Mlle Vallin-Pardo, MM. Jean Périet, Paillard, Azéma), *Cavalleria rusticana* (Mlle Mad. Mathieu, MM. Moratti, Vauris) et *la Marseillaise* (Mlle Brohly). Dimanche 22, matinée à 1 h. 1/2, *Carmen* (Mlles Brohly, Vautier, MM. Darmel, Ghasne, Mlle Sonia Pavloff, *la Marseillaise* (M. Henri Albers). Soirée à 7 h. 1/2, *Mignon* (Mlles Edmée Favart, Tissier, MM. de Creus, Jean Périet, etc.).

Marigny. — En plein triomphe, la deuxième revue de quinzaine de Marigny, *V'la l' Succès !* quittera jeudi prochain l'affiche pour faire place à la troisième revue de quinzaine. Demain et lundi, à l'occasion de l'Assommoir, *V'la l' Succès !* sera donné en matinée, à 2 h. 1/2.

Ce soir. — Au VAUDEVILLE, première représentation de *Vieux Thann*, pièce nouvelle en trois actes de M. Louis d'Hée. Demain dimanche, à 2 h. 1/2, première matinée. — Au CHATELET, à 7 h. 3/4, reprise du *Tour du monde en 80 jours*. Voici la distribution : MM. Gorbis, Archibald Corsican ; Dean, Passepartout ; Gervais, Philéas Fogg ; Bardès, Fix ; Charlier, le chef Pawnie ; Mmes Molina (de l'Odéon), Aouda ; Suzanne Préault, Némée ; France Dhella, Margaret ; danseuse étoile, Mlle Ripa Sangetti.

SAMEDI 14 AOUT

Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — Relâche.
Châtelet. — A 19 h. 45, *le Tour du monde en 80 jours*.
Comédie-Royale. — A 20 h. 45, *Dans le village de...*, *Sous l'orage*, *On y va !*

Gaité-Lyrique. — A 20 h. 30, *l'Enfant du Miracle*.
Grand-Guignol. — A 20 h. 45, quatre pièces.
Marigny. — Tous les soirs la revue *V'la l' Succès !* Attractions sans pareilles. Promenoir : 1 franc; faut. : 3, 2, 1 fr.

Palais-Royal. — A 20 h. 30, 1915, revue de Rip.
Renaissance. — A 20 h. 30, *Monsieur chasse*.
Vaudeville. — A 20 h. 30, *Vieux Thann*.

Omnia-Pathé (5, Bd Montmartre) — *Bague de cigare* ; *Dentise* (A. Dumas) ; *Notre avance à Metz* ; 3 heures de spectacle.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — *Avance française vers le Rhin* ; *la Marine anglaise*.

Tivoli-Cinéma. — 2 h. 30 à 8 h. 30, vues prises sur le front.

POUR NOS "MATHURINS"

On sait quelle joie ont procurée aux « poilus » et à leurs familles les dispositions prises pour faire bénéficier nos braves soldats, à tour de rôle, de permissions de quelques jours.

Or, on nous signale que toute une catégorie de vaillants défenseurs du pays n'a pas été comprise jusqu'ici dans cette mesure générale : ce sont les marins embarqués.

Il est possible que, pratiquement, les tours de permission de cet ordre soient plus difficiles à établir que pour les troupes de terre ; mais le problème ne doit pas être insoluble, et, en tout état de cause, il mérite une attention particulièrement bienveillante.

LES PERMIS DE SÉJOUR

On nous communique les instructions suivantes émanant du grand quartier général et relatives aux permis de séjour sur le littoral, entre la Canche et l'embouchure de la Seine :

1^o **Pour les Français** : Ils peuvent se rendre sur n'importe quel point du littoral, sans aucune formalité ni autorisation spéciale, soit dans leur propriété, soit dans une villa louée antérieurement ou postérieurement au 2 août et même à l'hôtel. Ils doivent seulement présenter à toute réquisition une pièce délivrée par le maire ou le commissaire de police établissant leur identité et leur honorabilité ;

2^o **Pour les étrangers** : Les instructions sont maintenues. Ils doivent établir qu'ils sont propriétaires ou présenter un certificat de docteur leur prescrivant un séjour au bord de la mer.

"Nos raisons d'espérer"

Le tableau illustré, si saisissant, récemment publié sur double page, par *Excelsior*, des ressources de tout ordre dont disposent respectivement les belligérants, fait ressortir clairement l'incontestable supériorité des Alliés et démontre que nous avons, de notre côté, toutes les raisons d'espérer et d'attendre avec confiance le succès final.

Fortement impressionnés à la vue de ce document, un grand nombre de maires l'ont jugé de nature à soutenir le moral des populations, et ils ont eu la patriotique idée de le répandre dans leur commune. Pour répondre à leurs demandes, nous avons fait faire sur beau papier un tirage à part de notre double page, et nous sommes en mesure d'envoyer cette gravure, intitulée « Nos raisons d'espérer », à toute personne qui nous en fera la demande, en y joignant dix centimes par exemplaire.

La Bourse de Paris DU 13 AOUT 1915

Plus calme que la veille, le marché n'en a pas moins témoigné aujourd'hui de dispositions satisfaisantes, en dépit des légères moins-values que nous avons à enregistrer dans certains compartiments.

Du côté de nos rentes, nous retrouvons le 3 0/0 perpétuel à 68,50, le 3 1/2 0/0 à 90,90 et le 3 0/0 amortissable à 75,20. Aux fonds étrangers, le Russe 1906 est soutenu à 88, le 1909 à 77,50, le 1914 à 85. L'Extérieure espagnole reste à 87,50 contre 87,75 hier.

Peu ou pas de changement dans le groupe des établissements de crédit, où la Banque de Paris vaut 834, le Crédit Lyonnais 1.007.

A l'exception de l'Est, qui gagne quelques points à 765, les autres compagnies de chemins français sont plus calmes : P.-L.-M. 1.035, Nord 1.225, Ouest 715.

En banque, les valeurs russes ont des fortunes diverses. Tandis que la Maltzof poursuit sa reprise à 435, la Toula se tasse à 1.035, la Bakou à 1.175.

Communiqués

L'assemblée générale du Corps des Volontaires alsaciens-lorrains a eu lieu dimanche dernier. Elle a approuvé à l'unanimité la gestion du comité élu à l'assemblée constitutive, lui a renouvelé sa confiance, l'a réélu et complété.

CEUX QUI SE CHERCHENT

Mme Houssemaine, 36, boulevard des Batignolles, à Paris, demande nouvelles de Clément Houssemaine, 8^e zouaves de marche, 1^{re} division marocaine, 1^{re} compagnie.

SAVON en poudre "ROBUR"

emploi merveilleux pour :

LESSIVE : Agit seul, sans savon et lessive.
LAINAGES : Ne rétrécit pas, ravive la couleur.
NETTOYAGES : Remplace savons mou et minéral.
BAINS : Assouplit la peau, durillonne et cors.
AUTOMOBILISTES : Dissout huiles et cambouis.

Paquet, environ 500 gr., 0 fr. 40. — 250 gr., 0 fr. 25

Remises au Commerce et aux Œuvres

ROBUR, 4, rue Jules-César, Paris



POUR NOS SOLDATS SUPRALIMENT POULAIN

Aliment suprême à la Kola, Coca, Maté, etc

4 tablettes équivalent à un repas.

Boîte de 24 tablettes : 2.75, franco sur le front

NOTICE ET RENSEIGNEMENTS GRATUITS.

Ber. Laboratoires POULAIN, à Enghien (S.-O.)

Dépôt pour Paris : 49, Rue de Maubeuge.

Samaritaine

Lundi 16 Août

VENTE

APRÈS

INVENTAIRE

GRAND RABAIS

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19 rue Cadet Paris — Voluamard.

AVEC NOS VAILLANTS FUSILIERS MARINS



LE DEJEUNER DANS UN POSTE AVANCE



UN DETACHEMENT DE FUSILIERS MARINS AVANT LE DEPART POUR LES TRANCHÉES



PENDANT UNE ACCALMIE LE FUSILIER MARIN ECRIT AU "PAYS"

D'une endurance admirable, superbement adaptés à la guerre des tranchées, nos fusiliers marins continuent, sur le front du Nord, le cours des prouesses qui les illustrèrent déjà si légitimement et qui ajouteront tant de gloire au Livre d'or de leur arme d'élite. L'entrain le plus chaleureux n'a jamais cessé d'exister parmi eux et tous, en leurs lettres écrites au fond des abris, pronostiquent « la victoire, pour quand on voudra ».